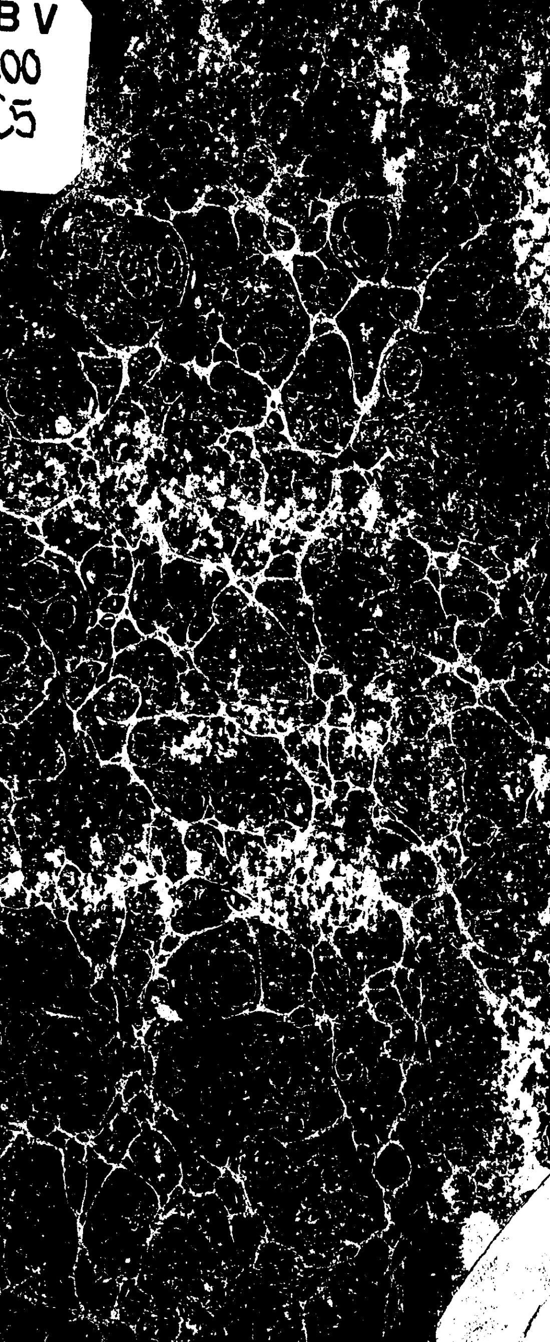

B V
00
C5

d
re
e
s
la
e

QU'EST-CE QU'UNE ÉGLISE?

Qu'est-ce qu'une Église?

ÉTUDE D'HISTOIRE CHRÉTIENNE

PAR

C. G. CHAVANNES

Que tout se fasse pour l'édification.



PARIS

LIBRAIRIE FISCHBACHER

(SOCIÉTÉ ANONYME)

33, RUE DE SEINE, 33

1897

Impr. Als. anc[t] G. Fischbach, Strasbourg. — 1946

TABLE DES MATIÈRES



Impr. Als. anct G. Fischbach, Strasbourg. — 1916

AVERTISSEMENT



Je n'ai aucun motif de dissimuler que cet opuscule a été écrit en vue du concours de Montauban ouvert l'année passée. Au contraire, cela me sert d'excuse pour n'avoir pas fait un gros livre, quoique la matière en soit digne. Je n'ai donc pu qu'indiquer bien des choses qui mériteraient d'être développées.

Mon opuscule a échoué à Montauban. Je le public néanmoins. C'est dire que je crois avancer et prouver des choses de grande importance, méconnues par l'immense majorité des protestants.

Qu'on veuille bien en prendre connaissance sans parti pris, en se préoccupant uniquement de ce que réclame l'avancement du règne de Dieu.

Leyde, 24 avril 1897.



QU'EST-CE QU'UNE ÉGLISE ?



n nous demande ce que c'est qu'une église ; urellement une église chrétienne, — on a endu le nom à tant d'autres sociétés.

Cette demande se comprend. Il existe en effet tant d'églises chrétiennes différentes, tant d'espèces diverses du genre église, que ce qui constitue le genre, ce qui fait qu'une église est une église, malgré tout ce qui la distingue des autres, n'est pas chose apparente au premier coup d'œil ; il faut donc y regarder de près.

Mais à quoi bon ? N'y a-t-il pas des églises vivantes, actives, d'où rayonne le bien, et dont pourtant les membres seraient bien embarrassés de dire ce que c'est qu'une église ? Des milliers de chrétiens ne se sont jamais posé cette question et les définitions des théologiens sont inconnues à l'immense majorité d'entre eux. Il

semble donc qu'on nous pose une question théorie pure, qui ne doit se débattre qu'ent gens du métier. La rose orne nos jardins répand son parfum sans savoir ce que c'e qu'une rose, non plus que ne le savent plupart de ceux qu'elle réjouit; vouloir l savoir est curiosité scientifique, affaire de botaniste.

Cette objection serait fondée, si derrière la question théorique n'existaient pas des questions pratiques multiples, très graves, sur lesquelles une solution exacte de la première doit jeter du jour. Quant à moi, si je m'intéresse à savoir ce que c'est qu'une église, c'est afin de mieux voir ce que devraient être nos églises, ce que je dois m'efforcer pour ma part, ce que chacun de ceux qui en font partie doit s'efforcer de les faire devenir. Le but pratique de la question qui nous est posée est à mes yeux de nous aider à tracer l'image de l'idéal d'église vers lequel nous devons tendre de toutes nos forces.

I

Méthode de cette étude.

C'est à l'histoire à nous enseigner ce que c'est qu'une église chrétienne, mais à l'histoire avant que le catholicisme eût obscurci les faits et en eût rendu impossible l'interprétation.

Nous partirons de l'axiome que les églises dont parle le Nouveau-Testament étaient des églises chrétiennes et les premières qui ont existé. Par conséquent nous chercherons premièrement ce que signifie le mot d'*église* dans les plus anciens documents à notre disposition, dans le Nouveau-Testament, pour nous rendre compte ensuite de l'origine des églises et de leur nature, arriver ainsi à la définition d'une église chrétienne, examiner pourquoi cette définition est peu répandue, et enfin chercher à formuler un idéal d'église chrétienne.

II

Le mot d'église dans le Nouveau-Testament.

Ce mot vient du grec *ekklésia*. Il a désigné dans cette langue premièrement l'assemblée des citoyens *appelés hors* de leurs demeures pour se réunir sur la place publique (*ek*, dehors, *klésia*, du verbe qui signifie appeler); peu à peu *ekklésia* a fini par désigner une assemblée quelconque.

Quand les chrétiens ont quitté l'hébreu pour le grec, ils ont introduit dans leur parler spécial le mot d'*ekklésia*, mais en y donnant une signification religieuse, inconnue aux Hellènes. Il est facile de dire comment cela s'est fait. Cela vient de ce que les chrétiens, lorsque le grec est devenu leur langue commune, ont fait grand usage de la traduction alexandrine de l'Ancien-Testament dite celle des Septante, qui se sert

du mot d'*ekklésia* pour traduire l'important mot hébreu de *kâhal,* lequel désigne l'assemblée d'Israël, réuni en qualité de peuple de Dieu. Ainsi nous trouvons Lév. IV. 13 suiv. des prescriptions relatives à la manière d'expier un péché involontaire qui souille Israël ; Israël n'est pas désigné ici par son nom de peuple, mais par le terme qui exprime son unité religieuse, *kâhal,* et nos versions n'ont pu rendre ce terme que par *assemblée* (v. 13, 14, 21). Signalons encore Ps. XXII, 23 (cité Hébr. II, 12): «Je publierai ton nom parmi mes frères, je te célébrerai au milieu de l'*assemblée*», où *assemblée* traduit *kâhal* et désigne Israël religieusement réuni. La version grecque a *ekklésia* dans ce passage et dans nombre d'autres, et c'est là que les chrétiens l'ont pris pour l'appliquer à leur usage en le spiritualisant, comme ils ont spiritualisé mainte autre notion israélite.

Voyons en effet comment il est employé dans le Nouveau-Testament.

Dans ce recueil donc, puisque les auteurs ont écrit en grec, il n'est pas surprenant de trouver parfois le mot d'*ekklésia* employé dans le sens purement hellénique d'assemblée du peuple. C'est le cas au chapitre XIX des Actes, où par trois fois l'assemblée tumultueuse des Éphé-

siens ameutés contre les apôtres est appelée *ekk'ésia* (v. 32, 39, 41), preuve qu'en donnant entre eux à ce mot un sens tout nouveau et très riche, les chrétiens savaient fort bien qu'ils se créaient un langage à eux, formé de mots grecs, mais exprimant des choses auxquelles les Grecs ne songeaient aucunement quand ils employaient les mêmes mots. — Il faut signaler aussi un passage, le seul, où le mot d'*ekklésia* signifie le *kâhal* au sens propre, Israël religieusement assemblé; c'est dans le discours d'Étienne au chapitre VII des Actes, quand il dit en parlant de Moïse: « C'est lui qui, lors de l'*assemblée* du désert, servit d'intermédiaire » (v. 38).

Outre les quatre passages que je viens de citer, le mot d'*ekklésia* se trouve cent douze fois dans le Nouveau-Testament, toujours avec un sens spécifiquement chrétien. Ce sens n'est cependant point du tout partout le même. Au contraire, il y a trois sens chrétiens d'*ekklésia*.

1. **Ekklésia**, assemblée d'édification.

L'un des trois sens chrétiens, qui est probablement le plus ancien, car il représente le plus directement le *kâhal* spiritualisé, désigne les as-

semblées religieuses des chrétiens, réunis comme tels, formant un corps, on peut dire une personnalité morale. C'est ainsi qu'au chapitre XVIII de Matthieu il est enjoint à celui qui croit avoir à se plaindre d'un des frères et qui n'a pas été écouté après avoir pris deux anciens pour témoins, de porter la chose devant l'*assemblée* (v. 17). Nos versions disent devant l'*église*, et ce n'est pas absolument une faute, puisque l'assemblée représente le corps des chrétiens demeurant dans l'endroit, la communauté locale, appelée *église* dans le Nouveau-Testament, d'après le second sens chrétien d'*ekklésia*, auquel nous viendrons tout à l'heure. Cependant les traducteurs auraient été bien plus clairs en mettant *assemblée* dans le passage de Matthieu, puisque c'est devant les frères *réunis* qu'il faut porter l'affaire, et puisque ce passage n'est point du tout le seul où *ekklésia* signifie assemblée religieuse des chrétiens.

Nous le retrouvons dans ce sens, par exemple, au chapitre V des Actes. Après avoir raconté le châtiment d'Ananias et de Saphira, l'auteur ajoute : « Une grande crainte s'empara de toute l'*ekklésia* et de tous ceux qui apprirent ces choses » (v. 11). Oltramare et Segond ont ici tous deux traduit par *assemblée*, avec grande

raison, puisque l'auteur distingue les témoins oculaires, l'*ekklésia,* de ceux qui apprirent par ouï-dire la mort des deux coupables.

De même quand il nous est dit au chapitre XI des Actes que pendant un an Saul et Barnabas «se réunissaient dans l'*ekklésia* et enseignaient d'assez nombreux auditeurs» (v. 26), il est bien évident que l'*ekklésia* est l'assemblée périodiquement réunie des chrétiens d'Antioche.

Qu'il me soit permis de citer encore la première aux Corinthiens. Quand Paul reproche au chapitre XI à ses vaniteux correspondants les rivalités qui déshonorent leurs réunions, on conviendra qu'il est ridicule de traduire, avec Osterwald, le verset 18: «Quand vous vous assemblez dans l'église», ou avec la version anglaise, récemment, mais bien timidement revisée: «When ye come together in the Church». C'est tout simplement inintelligible, et les lecteurs ignorants de l'antiquité doivent comprendre comme si un prédicateur de notre temps disait: «Quand vous allez à l'église». A l'époque de Paul les chrétiens n'avaient point de bâtiments appelés des églises, mais ils appelaient leurs réunions de piété l'*ekklésia*. Oltramare et Segond ont donc parfaitement rendu notre passage en

traduisant: «Lorsque vous vous réunissez en assemblée», et je voudrais qu'ils eussent été plus conséquents et eussent traduit partout de même au chapitre XIV.

Il s'agit ici de ceux qui parlent en langues. Paul ne veut pas qu'on abuse de ce charisme, de ce don de l'esprit, qui sert uniquement à l'édification de celui qui le possède, sans utilité pour ceux qui l'entourent, à moins que quelqu'un n'interprète. Là est le point capital de l'argumentation, et il faut de toute nécessité traduire au verset 4: «Celui qui parle en langues s'édifie lui-même; celui qui prophétise édifie l'assemblée», et non pas l'église, comme Segond le met. Je crois comprendre son erreur; il se sera dit que les réunions pieuses des chrétiens ont pour but l'édification, les progrès spirituels, de la communauté — qu'il désigne par le mot d'*église;* mais cela n'empêche pas sa traduction d'être mauvaise, car Paul parle ici de ce qui se passe dans l'assemblée et ses conseils se rapportent à la manière dont on s'y conduit. Il sait aussi bien que Segond et que nous tous que l'édification de l'église est le but suprême auquel tout doit concourir, et c'est là ce qui inspire ses conseils, mais ce n'est pas ce dont il traite. Traduisez ici par *auditeurs,* vous aurez parfaitement et clairement rendu le sens

du verset. « Celui qui parle en langues s'édifie lui-même ; celui qui prophétise édifie les auditeurs.» Voilà l'antithèse, aussi juste qu'importante, que Paul formule. C'est si vrai qu'au verset 19 il emploie l'expression *les autres*: « Dans l'assemblée (Segond met encore ici *église*) j'aime mieux dire cinq paroles avec mon intelligence, afin d'instruire aussi *les autres*, que dix mille paroles en langues. » Au verset 5 c'est encore l'assemblée que désigne le mot d'*ekklésia*, et il faut traduire : « Celui qui prophétise est plus grand que celui qui parle en langues, à moins qu'on n'interprète, afin que *l'assemblée* en reçoive de l'édification » ; et encore au verset 12: « De même vous, puisque vous aspirez aux charismes, cherchez, pour l'édification de l'*assemblée*, à en posséder abondamment», construction un peu gauche, mais dont le sens est bien clairement : « Plus vous serez, chacun individuellement, remplis de l'esprit, plus vous pourrez rendre fructueuses vos réunions. » Citons enfin le verset 28, où le mot d'*église* est un contre-sens manifeste : « S'il n'y a point d'interprète, qu'on se taise dans l'*assemblée*, et qu'on parle à soi-même et à Dieu. »

2. **Ekklésia**, communauté locale.

Un second sens d'*ekklésia*, très fréquent dans le Nouveau-Testament, est celui de communauté locale. Ainsi, quand Paul s'adresse « à l'église de Dieu qui est à Corinthe » (I Cor. I, 2; II Cor. I, 1), il a manifestement en vue l'ensemble des « saints », des « élus », qui sont à Corinthe, le groupe corinthien des croyants, par distinction d'avec les non-croyants. Naturellement les lettres de l'apôtre devaient être lues dans l'assemblée, mais elles n'étaient pas écrites à l'assemblée; les destinataires étaient les frères et les sœurs, présents ou non au moment de la lecture, qui formaient le groupe chrétien de Corinthe. « Toutes les églises des païens » (Rom. XVI, 4), « toutes les églises de Christ » (Rom. XVI, 26) sont évidemment les communautés locales formées en divers endroits par ceux qui se réclament du nom de Jésus-Christ, comme c'est encore le cas dans les vingt passages de l'Apocalypse où se trouve le mot d'*ekklésia*, et dans un très grand nombre d'autres, épars dans les Actes et dans les épîtres.

Je ferai remarquer que l'église locale, la com-

munauté, étant présente, visible, dans les réunions fraternelles où ses membres se rencoı trent, on ne distingue pas toujours d'une maniè tranchée *ekklésia*, église, communauté, et *ekklésia*, assemblée. C'est ainsi qu'il est parlé de « l'*ekklésia* qui est dans la maison de Priscille et d'Aquilas » (Rom. XVI, 4), et l'on entend par l le groupe de fidèles de l'endroit, quoiqu n'habitassent pas chez Priscille et Aquilas, r parce qu'ils tenaient leurs réunions sous toit hospitalier. L'église avait, par ses as blées, comme qui dirait élu domicile chez frère et cette sœur. Il n'y a en réalité aucune difficulté dans ce passage, non plus que dans quelques autres analogues.

3. **Ekklésia**, peuple de Dieu.

Il reste à signaler un troisième sens, très important, que le mot d'*ekklésia* possède dans le Nouveau-Testament. Dans le sens en question ce mot se trouve toujours employé au singulier et avec l'article, comme désignant une chose unique en son espèce. On dit donc l'*Église*[1],

[1] Quand il s'agit de ce sens, j'emploierai toujours la majuscule.

absolument, ou bien aussi, avec un complément, l'*Église de Dieu* ou l'*Église de Christ*. Dans le célèbre passage: «sur cette pierre j'édifierai mon Église» (Matth. XVI, 18), il est évident que «mon Église» équivaut à «Église de Christ», puisque c'est le Christ qui parle.

Que désigne-t-on ainsi? Qu'est-ce que cette Église qui est unique, l'Église?

Il en est beaucoup parlé dans l'épître aux Éphésiens. Il est vrai que le mot même d'*ekklésia* ne s'y trouve que cinq fois; mais la chose y est partout; c'est l'objet d'une constante préoccupation de l'auteur, qui, du reste, emploie d'autres expressions encore pour la désigner. Ainsi, c'est d'elle qu'il parle sous l'image d'une maison dans les derniers versets du chapitre II: «Ainsi donc, vous n'êtes plus des étrangers, en dehors de la maison; mais vous êtes des concitoyens des saints, faisant partie de la maison de Dieu. Vous avez été édifiés sur le fondement des apôtres et des prophètes, Jésus-Christ lui-même étant la pierre angulaire. En lui, tout l'édifice, bien coordonné, s'élève pour être un temple saint dans le Seigneur. En lui vous êtes aussi édifiés pour être une habitation de Dieu en esprit» (v. 19-22). — C'est encore d'elle que l'auteur dit: «Il y a un seul corps et un seul

esprit, comme aussi vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation ; il y a un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et par tous, et en tous » (IV, 4-6). — Plus loin, toujours l'Église et son unité présentes à l'esprit, il parle de la diversité des dons répartis à chacun, « pour l'édification du corps de Christ » (IV, 12), qui est un : « C'est de lui, et grâce à tous les liens de son assistance, que tout le corps, bien coordonné et formant un solide assemblage, tire son accroissement selon la force qui convient à chacune de ses parties, et s'édifie lui-même dans la charité » (IV, 16). L'image du temple a fait place ici à celle d'un corps ; mais, temple ou corps, c'est de l'Église qu'il est question. C'était déjà elle qu'avait signalée l'apôtre, lorsque, exaltant le mystère de la vocation des gentils, rendue possible par la mort de Christ, qui a renversé le mur de séparation entre eux et les Juifs (II, 14), il dit que Christ « a créé lui-même avec les deux un homme nouveau » (II, 15) et les a « réconciliés, l'un et l'autre, en un seul corps, avec Dieu par la croix » (II, 16). L'auteur ne dirait pas que par le corps de Christ il entend l'Église, la chose n'en serait pas moins évidente ; mais il le dit :

« Dieu a donné le Christ, pour être chef suprême, à l'Église, qui est son corps » (I, 22, 23) ; « nous sommes les membres de son corps » (V. 30).

Quelle est cette Église, qui joue un si grand rôle dans l'épître aux Ephésiens ?

L'auteur n'en donne pas de définition directe. La part prépondérante qu'elle occupe dans son écrit vient de ce qu'elle lui fournit l'argument principal qui lui sert à appuyer ses exhortations. En effet, celles-ci s'adressent à des païens d'origine païenne, que l'auteur adjure de vivre d'une manière conforme à l'immense grâce dont ils ont été les objets (voy., par exemple, IV, 1 : « je vous exhorte donc... à marcher d'une manière digne de la vocation qui vous a été adressée »). Or cette grâce consiste en ce que, y ayant été prédestinés par Dieu, ils ont le privilège d'avoir été incorporés dans son Église. Il faut donc, pour bien faire sentir aux lecteurs la grandeur de ce privilège, exalter l'Église. L'auteur n'y manque pas, et il a, comme nous l'avons remarqué, l'Église et son excellence constamment présentes à l'esprit. La manière dont il en parle pourra, à défaut de définition proprement dite, nous aider à nous représenter comment il la concevait.

L'Église est le corps des saints à qui est réservé l'héritage céleste («pour que vous sachiez quelle est l'espérance qui s'attache à son appel, quelle est la richesse de la gloire de son héritage qu'il réserve aux saints», I, 18); ceux qui n'en font pas partie sont des «étrangers, en dehors de la maison», tandis que ceux qui sont sauvés par la foi (II, 8) sont «concitoyens des saints, faisant partie de la maison de Dieu» (II, 19). Donc quiconque est sauvé fait partie de l'Église, et de fait il n'y a pas de salut hors de l'Église.

Remarquons que cette dernière idée, du reste simplement impliquée, mais non énoncée dans notre épître, n'est point du tout l'idée catholique qui s'exprime identiquement dans les mêmes termes. La différence est si grande qu'il y a incompatibilité absolue entre les deux idées, et cette différence est facile à saisir. On peut la formuler ainsi: d'après le catholicisme, on est sauvé parce qu'on appartient à l'Église, et dans l'épître, on appartient à l'Église parce que l'on est sauvé. C'est que nous sommes ici en présence de deux significations du mot d'*Église* qui n'ont rien de commun l'une avec l'autre. Dans une bouche catholique, ce mot désigne une société organisée, avec ses lois, son gouvernement, ses représentants officiels, l'expression

concrète de son existence collective, tellement que l'on peut savoir de tout individu, indépendamment de son état d'âme, s'il en fait partie ou non ; on peut donc commencer par appartenir à l'Église, *puis*, si l'Église possède réellement ce pouvoir, être sauvé par elle. Quant à l'épître aux Éphésiens, elle ne connaît point d'Église constituée de telle façon que l'on puisse extérieurement y adhérer ; ici on n'adhère pas à l'Église ; on y est introduit par Dieu, lorsque, dans sa grâce, il nous donne la foi en Jésus-Christ. Quand notre épître a été écrite, il existait des communautés constituées, plus ou moins organisées, et il était possible d'y adhérer extérieurement ; mais, d'une part, l'épître ne représente pas l'Église comme étant la collectivité de ces communautés, mais comme étant la collectivité des saints qui les composent ; et ces saints constituent l'Église, non en qualité de membres d'une des communautés, mais en qualité de saints. D'un autre côté, l'appartenance extérieure à la communauté est si loin d'être la marque absolue de l'appartenance à l'Église que dans les premiers temps du christianisme on a rompu les liens de la fraternité avec ceux dont la conduite n'était pas celle qui convient à des saints ; il fallait se montrer saint, donc

membre de l'Eglise, pour être reconnu comme frère par la communauté (I. Cor. V, 11).

On m'objectera peut-être que l'auteur de l'épître, insistant sur l'unité de l'Église, dit: «Il y a un seul baptême» (IV, 5), et qu'il a donc reconnu que c'est par le baptême, par une cérémonie, par un acte extérieur, que l'on était introduit dans l'Église; il découlerait de là que l'Église est la collectivité des baptisés, et qu'elle forme un corps auquel on peut adhérer extérieurement; les catholiques n'auraient rien inventé; ils auraient simplement élaboré cette idée un peu vague sous sa forme primitive et organisé fortement le corps existant en principe dès le début.

Il me semble que cette objection méconnaît singulièrement le sens du passage sur lequel on la fonde. L'auteur exhorte ses lecteurs à «maintenir l'unité de l'esprit par le lien de la paix» (IV, 3) et ne pense donc aucunement à une unité extérieure, mais à l'unité spirituelle que produit la charité entre ceux qui en sont animés. En faveur de cette unité, toute spirituelle et morale, il invoque l'impossibilité pour les saints de ne pas former un corps et d'en former plus d'un; «il y a un seul corps», dit-il (IV, 4), et, continue-t-il, «un seul esprit», puisque c'est

la présence de l'esprit de Dieu dans le cœur des saints qui les constitue en corps; pareillement ils ont été appelés à «une même espérance», et il y a pour les unir «un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu» (IV, 5, 6). Tout ici est unité spirituelle et ne joint les saints entre eux que par la réalité, en chacun individuellement, des faits religieux que l'auteur rappelle; c'est l'esprit de Dieu habitant dans l'âme de chacun, la vocation dont chacun est l'objet, le Seigneur que chacun vénère, la foi dont chacun est animé, le Dieu et Père de tous que chacun adore; et entre deux le baptême ferait exception! L'auteur aurait mêlé aux choses constituant l'unité de fait une chose ne pouvant constituer qu'une unité de forme! C'est bien improbable.

Mais aussi ce n'est pas vrai. Pour prendre les choses ainsi, il faut substituer le baptême catholique, au moyen duquel on fait des chrétiens, au baptême du Nouveau-Testament, par lequel on se déclare chrétien. Il n'y a pas trace du baptême catholique dans le Nouveau-Testament. Prenez le plus catholique des livres du recueil, les Actes des Apôtres; Corneille est baptisé *parce qu'il a reçu le saint esprit* (X, 47, 48); l'eunuque de Candace, *parce qu'il le demande*

(VIII, 36, 38[1]); le geôlier de Philippes, *parce qu'il manifeste sa foi en prenant soin des apôtres* (XVI, 30-34), et quant à Saul-Paul, c'est *après* qu'Ananias lui a imposé les mains, que les écailles lui sont tombées des yeux et qu'il a été rempli du saint esprit (IX, 17, 18). S'il y a une chose évidente, c'est qu'à l'époque du Nouveau-Testament le baptême était la cérémonie symbolique par laquelle les saints reconnaissaient les nouveaux convertis comme étant des leurs; le baptême qui lave le corps, est symbole du baptême spirituel qui purifie l'âme (Mc. I, 8), et en même temps, ensevelissant le corps pour le faire ensuite reparaître, il est symbole de la conversion, par laquelle nous mourons à la chair pour renaître en nouveauté d'esprit (Rom. VI, 4; Col. II, 12); il est et reste symbole, symbole de ce qui a eu lieu et devra se perpétuer et se perfectionner par la grâce de Dieu, symbole de ce qui est, de ce qui est déjà sans lui et dont il n'est point cause. Le baptême n'introduit pas dans l'Église, corps des saints; il est le signe par lequel ceux qui sentent

[1] Le verset 37 est une adjonction de copiste, que pour cela Segond met entre crochets; mais même cette adjonction est conforme au principe: la foi premièrement, le baptême ensuite.

en faire partie accueillent le néophyte comme *devenu* un des leurs.

On conçoit fort bien l'importance que les chrétiens du premier et du second siècle attachaient au baptême, quoique ce ne fût alors en aucune façon un sacrement. Il leur fallait un signe de ralliement, un moyen de savoir qui était des leurs ; ils se réjouissaient des sympathies plus ou moins chaudes qu'ils réussissaient à réveiller ici et là autour d'eux, mais ils ne s'en contentaient pas et ne pouvaient pas s'en contenter; ce qu'ils cherchaient à obtenir, c'était que l'on rompît sans retour avec le passé. Il y avait un pas décisif à faire, sans lequel tout restait en question. Or ce pas décisif, on le franchissait en demandant le baptême. Quel moment solennel ! De quelle longue histoire intérieure il marquait la conclusion, conclusion qui était en même temps un commencement de la plus émouvante gravité ! les doutes, la lutte avec soi-même, la lumière grandissante, les hésitations, la crainte des conséquences, l'impossibilité grandissante de résister encore, enfin la victoire, l'heure mémorable où l'on était tombé à genoux, où le cœur s'était fondu devant Dieu. Descendez dans la piscine avec celui qui porte tout cela avec lui, qui va l'ensevelir à tout jamais, s'ense-

velir lui-même, pour renaître et entrer dans une vie nouvelle. Voilà ce que veut dire « un seul baptême », parole émouvante s'il en fut, avant que l'on eût fait du baptême l'acte superstitieux que Constantin dit le Grand a pu renvoyer jusqu'à son lit de mort pour les motifs qu'on sait; parole exprimant bien l'unité spirituelle, la fraternité des saints, chacun d'entre eux entré dans l'Église en renonçant à son passé ouvertement et sans restrictions.

L'Église, dans l'épître aux Éphésiens, est le peuple de toutes langues, de toutes races, formé par les croyants, les saints, les élus. C'est Israël selon l'esprit, le vrai Israël, dont Israël selon la chair n'a été que l'ombre ou la prophétie. C'est de lui que Paul parle, lorsque par trois fois il s'accuse lui-même d'avoir persécuté l'Église de Dieu, ou simplement l'Église (I Cor. XV, 9; Gal. I, 13; Phil. III, 6); c'est aussi de lui qu'il est fait mention dans le célèbre passage: « Sur cette pierre j'édifierai mon Église » (Matth. XVI, 18), et c'est lui que désigne l'auteur de l'épître aux Hébreux, quand, spiritualisant les récits de l'Ancien-Testament, il dit: « Vous vous êtes approchés de la montagne de Sion, de la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste, des myriades qui forment le chœur des anges, *de l'assemblée*

des premiers nés inscrits dans les cieux» (Hébr. XII, 22). Il y a ici en grec *ekklésia*, l'auteur pensant directement au *kâhal*; mais ce *kâhal* spirituel dont il veut parler, cette *ekklésia*, cette *assemblée* des saints, n'est pas une assemblée visible, composée d'individus réunis en un même lieu et que l'on puisse compter; Dieu seul en sait le nombre, car leurs noms sont inscrits dans les cieux.

Nous sommes ici en présence d'une des conceptions fondamentales des chrétiens des premiers temps, conception que l'on peut dire présente à chaque page du Nouveau-Testament. C'est que Dieu, par la puissance de l'Évangile, s'acquiert au sein de l'humanité un peuple à lui, auquel il réserve la gloire future. Appartenir à ce peuple est le plus grand honneur et le plus grand bonheur que l'on puisse imaginer; ceux qui possèdent ce privilège doivent en être si pénétrés qu'ils vivent dans une joie permanente (Phil. IV, 4) et qu'ils supportent avec une patience devenue facile les tribulations du temps présent (Rom. VIII, 18). Ce peuple forme une unité indissoluble, indépendante de toute organisation extérieure et variable, une unité de fait. L'auteur de la première épître de Pierre dira à ceux qui en font partie qu'ils sont «comme des pierres vivantes, qui

s'édifient pour former une maison spirituelle» (I P. II, 5), et il s'écriera dans son chaleureux enthousiasme: «Vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, afin que vous annonciez les vertus de Celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière, vous qui autrefois n'étiez pas un peuple, mais qui maintenant êtes le peuple de Dieu» (I P. II, 9, 10).

On emploie différentes images pour désigner le corps des élus; mais, de quelque image que l'on se serve, partout sera présente et vivante celle d'un peuple, le véritable Israël. Aussi n'est-il pas étonnant de voir l'auteur de l'épître de Jacques adresser ses exhortations «aux douze tribus qui sont dans la dispersion» (Jac. I, 1), sans qu'il juge nécessaire d'avertir par un seul mot que par ces douze tribus il entend, non pas les Juifs, mais les chrétiens. Il était sûr d'être compris; l'expression dont il se sert faisait donc partie du langage chrétien usuel. Une fois ceci constaté, nous ne serons pas surpris non plus, dans le récit de l'annonciation, couché par écrit de longues années après la mort de Jésus, d'entendre l'ange Gabriel dire à Marie: «Il sera grand... et le Seigneur Dieu lui donnera le trône de David, son père. Il règnera sur la maison de

Jacob éternellement» (Lc. I, 32, 33). Aucun lecteur chrétien n'a compris cela dans le sens littéral des mots, dans le sens juif. Pour tous, au contraire, le trône de David, le règne sur Jacob, sont devenus des expressions figurées, désignant le règne du Christ sur le peuple des enfants de Dieu, sur ce que l'épître aux Éphésiens appelle l'Église.

Résumons nos résultats.

Derrière l'emploi du mot d'*église* par les chrétiens des premiers temps se trouve le sentiment, si puissant chez eux, qu'ils forment le vrai peuple de Dieu. De là, par exemple, les noms par lesquels ils se désignent eux-mêmes, non seulement les croyants, mais aussi les élus et les saints; notez que, dans leur langage, *saint* veut dire *mis à part*. Ils s'appliquent donc à eux-mêmes tout ce que l'Ancien-Testament dit d'Israël. Quand ils sont réunis, c'est le peuple de Dieu qui est réuni; leur assemblée est le *kâhal* de la nouvelle alliance, et ils l'appellent du nom qui désigne le *kâhal* dans l'Ancien-Testament grec, *ekklésia*. J'estime que nous avons là l'emploi primitif de ce mot dans un sens spécifiquement chrétien.

Promptement néanmoins ce sens s'est étendu

dans deux directions. L'assemblée s'appelant *église*, parce qu'elle n'était pas une assemblée quelconque, mais le peuple de Dieu réuni, l'idée essentielle n'étant pas celle d'assemblée, mais celle de peuple de Dieu, on a aisément appelé *église* ce peuple, indépendamment de sa réunion matérielle en un endroit déterminé. Cela s'est fait d'autant plus facilement, dès la première extension de la foi nouvelle, que les saints, dispersés en communautés de plus en plus nombreuses, qui forment ce que l'épître de Jacques appelle les douze tribus dans la dispersion, on a vu nécessairement dans chaque assemblée locale l'*église*, le *kâhal*, non plus dans son ensemble, mais d'une manière représentative. Quand ils étaient réunis à Corinthe, à Thessalonique, à Colosse, les frères ne se séparaient pas en esprit de ceux qui se réunissaient ailleurs, ils se sentaient, au sein du monde hostile qui les entourait, être le même corps que les frères qui, dans n'importe quelle autre localité, appartenaient à Dieu, comme eux et avec eux, et avaient rompu avec le monde, comme eux et avec eux. Il y avait donc un autre *kâhal*, une autre *ekklésia*, que l'assemblée visible, concrète, mais partielle, des chrétiens de Corinthe ou de Colosse; c'était le grand *kâhal* invisible, l'assemblée spirituelle représentée par toutes ces

assemblées locales. Et ainsi on en est venu à appeler l'*Église*, au sens absolu, le peuple de Dieu, conçu comme réuni en une sainte assemblée permanente, quoique invisible. Les épithètes, Église *de Dieu*, Église *de Christ*, qu'on y a jointes, sont trop naturelles pour que j'en dise rien.

Enfin le sens du mot d'église, *ekklésia*, a passé, de l'assemblée du peuple de Dieu, réunie autant que possible, c'est-à-dire par fractions, dans chaque localité où se trouvent des croyants, et de l'assemblée du peuple de Dieu, idéalement réunie en permanence, au groupe de croyants qui habitent un même endroit, et qu'alors on appelle *une* église ; nous avons ainsi dans le Nouveau-Testament l'église qui est à Corinthe, les églises de Judée, de l'Asie, des païens, comme aussi dans l'Apocalypse le Christ ordonne à Jean d'écrire à l'ange de l'église d'Éphèse, de Philadelphie, etc. Fort différent des deux autres, ce sens du mot d'*église* n'en a pas moins découlé très naturellement. Le peuple de Dieu dans son ensemble n'étant l'Église, l'assemblée sainte, qu'idéalement, la notion d'assemblée représentée en soi par le mot d'*église* a un peu pâli dans cet emploi qu'on en a fait, de telle façon que la notion tout à fait prédominante est restée

celle de peuple. Et alors on a appliqué le mot d'*église*, non plus seulement aux réunions pieuses d'un groupe local de croyants, mais aussi à ce groupe même, comme formé par ceux qui, dans la localité, étaient le peuple de Dieu. *Une* église dans le Nouveau-Testament est donc le groupe formé par les personnes qui dans une localité donnée se reconnaissent les unes les autres comme appartenant au peuple de Dieu dont Jésus-Christ est le chef.

III

Genèse des églises.

On a de fort bonne heure appelé les communautés chrétiennes des églises ; mais il est impossible de déterminer l'époque précise où cette manière de parler s'est établie. En tout cas, il a fallu qu'il y eût des communautés avant que l'on songeât à leur donner un nom.

Elles sont nées spontanément, de la manière la plus naturelle du monde.

Jésus, méconnu de ses compatriotes, devenu l'objet de la haine de leurs chefs, est livré, à l'instigation de ceux-ci, aux mains des bourreaux, et meurt de la mort des malfaiteurs, sans que personne ait fait la moindre tentative pour le sauver. Tout semble fini ; en réalité son œuvre commence, imperceptible d'abord, mais pour grandir et prendre avec le temps des proportions colossales. Le christianisme naît et

réalise la parabole du grain de moutarde, justifiant d'une manière éclatante la grande foi de Jésus. Le sol dans lequel la petite semence a été déposée est le cœur des amis de Jésus, restés pour pleurer son effroyable sort. Comment elle a germé dans leurs âmes, par quelles péripéties morales ils ont passé, comment s'est déroulé au dedans d'eux le drame de l'espérance et de la foi luttant contre le morne découragement, on ne peut que le deviner en partie et avec de grandes hésitations ; mais le résultat est clair et patent ; c'est le triomphe de l'espérance.

Les voilà de nouveau à Jérusalem, formant un faisceau d'amis, et vivant, véritable famille, d'une vie commune. C'était, d'un côté, si facile matériellement ; il fallait si peu de place pour les héberger, un coin où dérouler sa natte ou son mince matelas, et si peu de chose pour les nourrir, du pain, des figues, du miel, un peu de poisson ; et, d'un autre côté, tous leurs sentiments, et c'était un monde, les attiraient irrésistiblement les uns vers les autres. C'était un ciment, qui les liait inséparablement ensemble et les constituait, sans qu'ils l'eussent cherché, par la force des choses et sans acte spécial de leur volonté, en groupe conscient et distinct de tout son entourage. Le sentiment commun qui

dominait en eux était l'espérance, l'espérance joyeuse du règne de Dieu, que Jésus devait fonder définitivement lorsque bientôt il apparaîtrait sur les nuées du ciel dans tout l'éclat de la gloire du Messie triomphant, et à la félicité duquel ils étaient certains d'avoir part, parce qu'ils croyaient en lui. Cette espérance transformait et ennoblissait l'adoration de Dieu à laquelle ils étaient déjà accoutumés ; ce Dieu avait été jusqu'ici le Dieu de leurs pères, qui, sans doute, avait fait à Israël l'honneur de le choisir pour son peuple, mais qui pourtant, dans sa juste et terrible sévérité, laissait ce peuple gémir dans une accablante servitude ; mais maintenant ce Dieu s'était révélé à eux dans son adorable fidélité ; il avait envoyé Jésus dans le monde en accomplissement de ses promesses ; la délivrance était proche ; ils savaient, comme ils ne l'avaient jamais su auparavant, que Dieu est un Dieu de bonté et de miséricorde, qu'il est le Père céleste. Autour d'eux on ne le savait pas, on ne le comprenait pas, on ne s'en souciait pas ; Dieu donc les avait choisis, eux les ignorants, les petits de ce monde, pour leur révéler ce grand mystère et le leur confier, afin qu'ils n'en fussent pas seulement les dépositaires, mais aussi les hérauts. De quelle grâce exquise ils

étaient ainsi les objets! et combien l'on comprend le sentiment de gratitude joyeuse auquel l'auteur de l'épître aux Éphésiens, par exemple, faisait appel avec la certitude de rencontrer un écho dans l'âme de ses lecteurs, lorsque, la foi chrétienne ayant commencé à s'étendre, mais avec elle aussi, chez ceux qu'elle gagnait, le sentiment d'avoir été élus, choisis par Dieu pour ce bienfait, il leur disait: «Vous êtes uns, car vous avez été appelés à une seule espérance par votre vocation.» Ceci n'était pas pour eux des mots, des phrases, des abstractions théologiques, mais l'expression d'un fait de la réalité expérimentale la plus émouvante. Or ce fait en a été un, dans toute son intense réalité, dès le début, pour les sectateurs de Jésus.

Une sainte vocation commune, une grande espérance commune, un Seigneur bien-aimé commun, une foi vivante commune, le tout se fondant en adoration de Dieu, le Père de tous (Éph. IV, 5, 6), en voilà plus qu'assez pour unir ensemble par les plus forts liens ceux qui possèdent ces grandes choses, et les faire se serrer les uns contre les autres, comme un essaim d'abeilles qui ont trouvé leur reine. C'est que sous tout cela, donnant la vie à tout le reste, se trouvait le fait capital de l'ex-

périence de ces frères et de ces sœurs, le fait chrétien par excellence. C'est celui qui est mentionné symboliquement dans l'épître aux Éphésiens au moyen des mots « un seul baptême » ; c'est le grand fait chrétien de la nouvelle naissance, du changement intérieur sans lequel tout le reste est vain, la vocation n'est pas une sainte vocation, mais une illusion de l'orgueil, l'espérance est un leurre de l'imagination, la foi en Jésus-Christ est la puérile acclamation d'un titre, l'adoration de Dieu un simulacre vide et mort, sans esprit et sans vérité. Mais ce grand fait existait. Les disciples se savaient autres moralement par l'évangile de Jésus qu'ils n'avaient été sans lui ; devenus autres et appelés à le devenir encore davantage, sans cesse, toujours ; après la conversion, la sanctification. Et voilà pourquoi il y a eu une première communauté chrétienne, pourquoi elle est devenue mère, croissant et multipliant à l'infini. Toutes ces exhortations à vivre d'une manière conforme à leur vocation qui font partie intégrante des épîtres adressées à des chrétiens, ce nom de « saints », de mis à part, qu'on leur donne, et cette distinction si tranchée, partout présente dans le Nouveau-Testament, qu'ils faisaient entre eux et le monde, sont la preuve

irréfutable qu'ils avaient pleinement conscience d'être appelés à une vie nouvelle de pureté et de charité.

Et certes, de toutes les hypothèses que l'on pourrait imaginer, la plus absurde serait de supposer que le sentiment de la vocation à la sainteté, qui est l'essence du christianisme, et sans lequel celui-ci n'aurait jamais existé — tout au plus y aurait-il eu une secte juive aussi éphémère qu'obscure — est un élément introduit parmi les chrétiens après que la première extension de leur foi se fut produite. D'où leur serait-il venu cet élément nouveau? Mais non, non du tout; c'est quelque chose de primordial. Quand le cœur des disciples de Jésus s'écriait: «Tu as les paroles de la vie éternelle», quand ils quittaient tout pour s'attacher à sa personne, quand ils se savaient destinés à être pêcheurs d'hommes, il y avait autre chose, et bien mieux, dans leur âme que l'enfantin espoir d'obtenir les premières places dans le royaume messianique. Ils se sont souvenus que Jésus s'écriait: «Heureux ceux qui ont le cœur pur!» parce que cette parole avait pénétré en eux, avait été une parole de vie.

Ainsi la première communauté chrétienne a existé longtemps avant que le nom de chrétiens

eût surgi. Elle n'a pas été fondée de propos délibéré, mais elle est née de l'amour des disciples pour leur maître, de leur foi en Dieu et dans la réalisation de ses promesses, et de leur pieuse consécration à la pureté et à la charité.

Quelle fut son organisation? Il est impossible d'en faire l'histoire, les détails faisant complètement défaut. Toutefois l'on peut se faire une idée générale de la marche en vertu de laquelle les communautés chrétiennes, bientôt appelées des églises, sont peu à peu devenues des corps organisés. En effet cette marche est donnée par la nature même des choses.

Au début il n'y a sans doute eu aucune organisation quelconque. Les disciples vivaient ensemble, prenaient ensemble leurs repas, priaient ensemble. Il y a eu des meneurs de fait; il y en a toujours là où les hommes forment groupe; mais ces meneurs exerçaient une influence, non pas une autorité.

Le nombre des croyants s'est accru; la vie en commun n'a plus été possible, sans compter que, l'avènement du Christ se faisant attendre, les

nécessités de la vie matérielle ont peu à peu repris leurs exigences. De là est né le besoin de tenir des assemblées, et il a fallu que parmi les frères il s'en trouvât pour prendre les mesures nécessaires; il fallait des locaux, il fallait s'entendre sur les jours et les heures, convoquer, présider. Je dis aussi présider, quoique ce ne soit pas absolument nécessaire dans une réunion d'édification; mais l'on a eu de fort bonne heure des questions à débattre, des mesures à décider d'un commun accord; on n'a pas seulement prié, prêché, chanté dans les assemblées; on y a aussi délibéré; quelqu'un devait donc prendre l'initiative, poser la question, résumer les propositions, constater les décisions. Par le fait, la communauté s'est trouvée avoir des chefs, ce qui était d'autant plus facile que l'on était accoutumé à l'organisation synagogale; aussi les chefs ont-ils été appelés des anciens.

Le moment est venu où on les a élus; mais il me semble peu probable que l'on ait commencé par là. Les gens d'influence sont vraisemblablement devenus anciens par le fait que c'étaient eux qui faisaient la besogne, et il est difficile d'imaginer qu'à Jérusalem le rôle d'anciens n'ait pas été joué, sans élection, par les disciples de Jésus et par son frère Jacques, qui partagea la

considération dont ils jouissaient. Je sais bien que le livre des Actes distingue les «anciens» de Jérusalem des «apôtres», entendant par ces derniers ce qu'il prétend avoir été le collège des douze (Actes XV, 2, 6, 23; XVI, 4); mais je n'ai pas grande confiance dans certaines données contenues dans ce livre; l'auteur vivait un siècle après l'époque qu'il décrit, et justement en ce qui concerne les douze, il exagère visiblement, faisant d'eux un collège fermé, revêtu de je ne sais quelle autorité divine officielle (je ne puis exprimer la chose que par cette alliance de mots contradictoires, divin et officiel); en particulier il les appelle *les* apôtres, comme si l'apostolat avait été une fonction, et non pas un genre spécial d'activité, auquel n'importe qui pouvait se sentir appelé. La distinction que le livre des Actes fait entre les anciens de Jérusalem et les apôtres sert à maintenir ces derniers hors de rang; par cela même elle est plus que suspecte.

La foi et l'espérance chrétiennes ont conquis des adhérents en dehors de Jérusalem, en dehors du judaïsme aussi; il s'est constitué un nombre croissant de communautés. Toutes ont eu leurs anciens. Ceux-ci ont dû répartir les fonctions entre eux et avoir un président (un chef de la

synagogue). Là se trouve probablement l'origine de l'épiscopat. Avec le temps et au fur et à mesure des besoins qui se manifestaient, les rouages administratifs des communautés se sont compliqués, l'on a créé de nouveaux emplois, on a eu des diacres et des diaconesses, des lecteurs, des portiers, d'autres encore. Je n'ai pas à poursuivre la chose plus loin.

Avait-on des rites? Au sens strict du mot, non. Le rite fait partie du culte au point de vue inférieur (païen, juif, catholique, etc.), d'après lequel certaines cérémonies sont dues à Dieu. Il est étranger au culte en esprit et en vérité, dans lequel l'âme adore Dieu et recherche sa communion, pour s'inspirer en tout et partout de sa sainte volonté, de sorte que cette volonté règne en souveraine sur tout ce que nous faisons. Mais quand les hommes forment des associations représentées surtout par des réunions, cela ne se fait pas sans que s'établissent des usages, qui deviennent vénérables comme symbolisant l'union et les biens sur la possession desquels elle se fonde. Toutefois le danger du formalisme est proche, et l'usage devient aisément rite, au grand détriment du vrai culte. Ainsi en a-t-il

été du baptême, de l'eucharistie et de l'imposition des mains. Symboles des plus éloquents, on s'y est attaché à juste titre ; mais la superstition est venue ; le symbole vivant est devenu rite et il en est mort.

IV

Qu'est-ce qu'une église?

Il me semble incontestable que la réponse vraie à la question qui a donné naissance à cette étude doit nécessairement se trouver dans les données qui précèdent. Non seulement il n'y aurait aucun avantage, avant de chercher à formuler cette réponse, à essayer de compléter nos données en recherchant les faits ecclésiastiques au cours des siècles qui ont suivi l'époque du Nouveau-Testament, mais j'estime même que ce serait dangereux. Ce n'est pas en pénétrant dans le dédale des opinions des pères et des conciles catholiques, des théologiens et des synodes protestants, que nous trouverons la lumière; elle brille plus haut, et, bien loin d'émaner de ce chaos, elle doit l'éclairer à nos yeux. Entrés dans le labyrinthe, nous n'en ressortirions qu'à la condition de posséder un fil conducteur, et ce fil

ne peut être que la notion saine de ce qu'une église est. Commençons donc par nous emparer de cette notion.

On me donnera raison pour peu que l'on réfléchisse au fait que toute l'histoire des conceptions et des institutions ecclésiastiques, depuis la seconde moitié du deuxième siècle, se trouve, soit directement, soit par réaction, dans la dépendance de l'idée catholique, absolument étrangère à ce que pendant plus de cent ans les chrétiens ont appelé des églises. Par conséquent, ou bien les églises dont parle le Nouveau-Testament n'étaient pas de vraies églises, ou bien il faut se garder avec soin de laisser pénétrer aucune conception catholique dans la notion que l'on se fera de ce que c'est qu'une église. C'est évidemment le second terme de ce dilemme qu'il faut accepter. Conclusion: ignorons tout ce qui est dans la dépendance du catholicisme, ignorons l'histoire des dix-sept derniers siècles.

Si nous nous en tenons, comme nous le devons, aux faits que nous révèle le Nouveau-Testament, il ne nous sera pas trop difficile de trouver la bonne définition d'une église chrétienne. Nous n'avons qu'à nous représenter nettement une église des premiers temps, puis à effacer de cette

image tous les traits qui ne sont pas essentiels, tout ce qui tient aux circonstances, toujours variables, de temps et de lieu. Ce travail n'est pas aussi délicat qu'on pourrait le croire au premier abord; il suffit d'un peu d'attention et de bon sens pour en venir à bout. Prenons un exemple où cela saute aux yeux. Personne ne songera à contester que la communauté de Corinthe que les épîtres de Paul nous font connaître ne fût une église chrétienne, et que par conséquent elle ne puisse servir à définir ce que c'est qu'une église; mais en même temps il ne viendra jamais à l'esprit, même du plus intrépide théologien, de dire que dans chaque église il doit y avoir quatre partis, un de Paul, un d'Apollos, un de Céphas et un de Christ, parce que l'église de Corinthe avait le malheur de posséder ces quatre partis. Eh bien, la règle de bon sens que chacun applique instinctivement ici, appliquons-la de propos délibéré d'une manière générale.

Nous arriverons à constater que ce que toutes les églises dont parle le Nouveau-Testament ont avant tout en commun, et ce qui donc les caractérise, c'est que chacune d'entre elles groupe, dans un endroit déterminé, par distinction d'avec les autres habitants de l'endroit, ceux que le Nouveau-Testament appelle les élus, les

saints, les croyants, et que nous appelons les chrétiens.

De là découle de soi la définition d'une église chrétienne; *c'est, dans un lieu donné, l'association, en qualité de chrétiens et par distinction d'avec les non-chrétiens, de ceux qui se professent chrétiens.*

Mais, objectera-t-on, ceci ne nous avance guère, tant qu'on ne nous aura pas dit ce que c'est qu'un chrétien. Depuis des siècles on se dispute sur cette question et l'on ne semble pas près d'aboutir.

Ne serait-ce pas parce que l'on confond la forme avec le fond, ce qui est transitoire avec ce qui est permanent? Il existe et il a toujours existé une multitude d'espèces et de variétés de chrétiens, et il n'y a aucun mal à cela, puisque la vie, le progrès d'un tout a pour condition la différenciation des parties, l'individualité. Mais voici ce qu'a fait l'orgueil humain; il a porté les chrétiens d'espèces différentes à prétendre chacun que son espèce à lui était la seule chrétienne. On a commis cette faute énorme, renversement du bon sens, d'ériger en traits caractéristiques du genre ce qui distingue les espèces et les variétés les unes des autres, et ce qui

justement pour cela est secondaire et ne caractérise pas le genre. Le moindre roquet s'est targué d'être, en sa qualité de roquet, le vrai chien. Faut-il que toutes les maisons, pour être des maisons, aient le même nombre de portes et de fenêtres? Un palais, une masure, une hutte de sauvage, ne sont-ce pas tout autant de maisons? Qu'elles ne se valent pas l'une l'autre, cela est vrai, comme aussi il est vrai qu'il existe des roses plus belles et plus parfumées les unes que les autres. Mais cela ne fait rien à l'affaire; il ne s'agit pas de ce qui distingue les chrétiens entre eux, mais de ce qui les distingue des non-chrétiens.

Est-ce la doctrine, la théorie de la religion formulée en thèses précises? Ces thèses précises, je les cherche en vain au début du christianisme; pour tirer du Nouveau-Testament une dogmatique systématique, complète et conséquente, il faut terriblement «solliciter les textes», comme voulait, dans un autre but, Ernest Renan, à moins qu'on n'en fabrique pour les besoins de la cause, ainsi qu'on l'a fait pour 1 Jean V, 7. De plus, ce qu'il y a en fait de doctrine dans le Nouveau-Testament, se figure-t-on que ce fût le bien commun de tous les chrétiens? Pourquoi les auteurs se donnent-ils la peine d'exposer leurs vues et parfois de les

défendre avec beaucoup de chaleur, si ce n'est pas parce que ces vues n'étaient pas admises de tous? Je ne vois pas qu'ils aient dépensé une seule goutte d'encre à défendre l'unité de Dieu. Serait-ce parce que ce point leur semblait négligeable? En aucune façon; il était capital à leurs yeux; mais les chrétiens étaient unanimes à l'admettre; on n'avait rien à en dire. C'est une règle bien simple, en même temps que féconde pour la connaissance des premiers temps du christianisme, que plus un auteur du Nouveau-Testament met d'ardeur à défendre une thèse, plus il est certain, non seulement qu'il y attachait de l'importance, mais aussi qu'elle n'était pas unanimement admise par les chrétiens, reconnus comme chrétiens par l'auteur. Le célèbre chapitre XV de la première aux Corinthiens est bien instructif à cet égard. Parmi les chrétiens il en est qui nient qu'il y ait une résurrection; l'apôtre estime cette opinion dangereuse, et pour la réfuter il dépense, dans un long morceau, toutes les ressources de sa dialectique, s'efforçant de démontrer que ceux qui l'épousent sont en contradiction avec eux-mêmes, puisque, si leur manière de voir était juste, leur foi serait vaine. Mais ceux en vue de qui il écrit cessent-ils d'être pour lui des chrétiens à cause de l'erreur capitale

dans laquelle il voit qu'ils sont plongés? Ni de près, ni de loin. Toute la force de l'argumentation se trouve dans la prémisse *que leur foi n'est pas vaine*, et le raisonnement de l'apôtre ne porterait point s'il était destiné à des Juifs, à des païens ou à des gens sans religion.

Je le sais, tous les auteurs du Nouveau-Testament ne se sont pas montrés aussi larges. Dans l'Apocalypse, ce qui est dit de «ceux qui se disent Juifs et ne le sont pas, mais qui sont une synagogue de Satan», ainsi que des «Nicolaïtes» et des «Balaamites» (II, 9; III, 9; II, 6, 14, 15, 20), est une belle et bonne excommunication; 1 Jean II, 18-25, IV, 2, 3, sont des dénonciations qui ressemblent singulièrement à des excommunications; 2 Jean 7, 10, 11 en est une bien carrément; voyez encore l'épître de Jude, 2 Pierre II et 2 Tim. II, 16-18. Mais qu'est-ce que cela prouve? Que de fort bonne heure les divergences d'opinions, fort nombreuses parmi les premiers chrétiens, ont induit quelques esprits en tentation, si bien que des chrétiens d'une espèce donnée ont refusé le nom de chrétiens à des frères d'une espèce différente; c'est le catholicisme qui se prépare. En revanche, cela ne prouve point que les hérétiques ainsi dénoncés ne fussent pas des chré-

tiens. Hyménée et Philète disaient que «la résurrection était déjà arrivée» (2 Tim. II, 18). Vraiment, était-ce là une hérésie damnable, méritant que l'on dît d'eux qu'ils «s'étaient détournés de la vérité»? Il est fort probable que leur opinion se rapprochait de la croyance en l'immortalité de l'homme, admise actuellement par l'immense majorité des chrétiens, et certainement supérieure à la croyance en la résurrection. Il y a donc chez quelques auteurs du Nouveau-Testament des velléités d'exclusivisme doctrinal, mais il n'existait point d'unité de doctrine chez les premiers chrétiens, et ce n'est point cette unité qui les distinguait des non-chrétiens.

Prenons, par exemple, la manière dont on envisageait la personne du Christ. Les chrétiens étaient unanimes à reconnaître en Jésus de Nazareth le Messie, en grec le Christ, et tous entendaient par là un Sauveur venu en accomplissement de prédictions de l'Ancien-Testament. Cette croyance avait donc un certain fond commun; mais il n'en existait pas moins des différences très profondes entre les manières dont on comprenait la chose. Les auteurs des généalogies de Jésus appartiennent à un courant d'opinion où l'on ne songe point encore à une naissance

miraculeuse; Jésus est fils de Joseph et de Marie, descendant de David par Joseph, et probablement on le considère comme ayant été revêtu du Saint-Esprit lors de son baptême. Un autre courant d'opinion l'a sorti à moitié de l'humanité en le considérant comme né miraculeusement d'une mère humaine par l'influence du Saint-Esprit; ce n'est plus du tout la même idée que tout à l'heure. Une troisième opinion, inconnue à la plupart des auteurs du Nouveau-Testament, voit en Jésus-Christ le verbe divin, incarné sous forme humaine, ayant habité pendant un certain temps un corps humain comme on habite une tente [1]. Tous ces chrétiens, qui se représentaient les choses de façons aussi divergentes, n'étaient-ils pas des chrétiens? L'auteur du quatrième évangile, qui considère encore le Fils comme inférieur au Père, était-il moins chrétien que les chrétiens venus plus tard, lorsque, par les conciles aidés de décrets impériaux, les querelles sur l'homoousie et l'homoiousie eurent été vidées en faveur de l'homoousie et que l'on eut déclaré le Fils l'égal du Père?

Ces querelles, si envenimées dès le quatrième

[1] Jean I, 14, «il a habité au milieu de nous»; le verbe grec traduit ici par *habiter* est dérivé du substantif qui signifie *tente*.

siècle, sont nées de la prétention de décrire l'Être indescriptible, insondable, Dieu. On est resté d'accord tant que l'on s'est contenté d'affirmer ce qui répond aux *sentiments religieux*, «un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous, et par tous, et en tous» (Éph. II, 6); mais dès que l'on a essayé de déterminer ces termes, on est de toute nécessité tombé dans les divergences. Le mal a été que ceux qui philosophaient dans un sens ont accaparé, contre tout droit, le nom de chrétiens au détriment de ceux qui philosophaient dans un autre.

Il n'a jamais existé d'unité de doctrine, et l'unité de doctrine n'est pas ce qui distingue les chrétiens des non-chrétiens.

Les faits que je viens de rappeler — et il y en a bien d'autres encore — sont irréfutables, et cependant mes lecteurs ne se sentent pas satisfaits. Il y a des doctrines religieuses qui ne sont pas chrétiennes, par exemple celles qui autorisent ou commandent les sacrifices humains. Mais alors, dira-t-on, il doit y avoir une doctrine chrétienne, qui se distingue des doctrines non-chrétiennes.

Je suis d'accord avec ceux qui pensent ainsi. En effet, on ne peut pas être religieux si l'on n'a

point de doctrine. L'homme est un être pensant. Il ne peut prendre conscience d'aucune chose sans y donner une forme intelligible. La piété est affaire de sentiment et de volonté, et le sentiment et la volonté ne sont pas la pensée ; mais on ne peut, sans l'aide de la pensée, ni savoir ce que l'on sent, ni vouloir. Dès que nous avons conscience d'une chose, nous pouvons l'exprimer — plus ou moins nettement — au moyen de la parole ; or la parole se sert exclusivement de mots, qui se distinguent de tous les autres sons en ce qu'ils représentent des notions déterminées; l'on ne peut donc rien communiquer au moyen de la parole que si on l'a transformé en notions, que si on l'a pensé. Prendre conscience d'une chose, c'est la penser. La religion étant le rapport conscient dans lequel nous entrons avec Dieu, nous n'avons de religion qu'à condition de la penser. Il n'y a pas de religion sans doctrine. Je ne puis pas avoir conscience d'adorer Dieu sans poser les thèses doctrinales: il y a un Dieu ; Dieu est adorable.

Appelons parti — en donnant à ce mot un sens très large, n'impliquant point nécessairement quelque chose de mauvais — appelons parti tout groupe humain poursuivant un but commun. Ce but, qui forme l'unité du parti, est l'objet

d'une volonté et par conséquent le résultat d'un certain ensemble de sentiments, éprouvés en commun, d'une manière consciente, par ceux qui forment le parti. Aussi celui-ci a-t-il un programme, et adhérer au parti, c'est adhérer à son programme, et c'est professer la volonté qu'il exprime et les sentiments d'où elle découle. Cela, on ne le peut faire qu'en le *sachant* et en se *sachant*, par la chose même, d'accord avec le parti. Puisque le progamme, la volonté commune, les sentiments communs s'expriment, se formulent en thèses, il y a une doctrine du parti, de plus en plus claire, positive, à mesure que le parti se rend mieux compte de ce qu'il est et de ce qu'il veut être.

Évidemment une église est, dans le sens large indiqué, un parti; il y a donc, formulée ou non, une doctrine, représentative intellectuelle de ce qu'elle est et veut être.

Pourtant, les faits démontrent que ce n'est pas la doctrine qui la constitue en église chrétienne, et bien des personnes voient là une grande difficulté. Au fond, c'est bien simple. La doctrine d'un chrétien n'est pas sa religion; elle n'en est que l'expression. Quand il expose, prêche sa doctrine, ce n'est pas cette doctrine qu'il éprouve

le besoin de communiquer, mais, par son moyen, sa religion, c'est-à-dire ses sentiments religieux et la volonté qu'ils inspirent. On le voit donc, c'est sa religion qui le fait être chrétien, ce n'est pas sa doctrine, qui n'est que la forme intellectuelle de la religion.

Aussi cette doctrine n'est-elle point immuable. Elle est l'expression, et n'est pas et ne peut pas être la reproduction parfaite de ce qu'elle exprime, de la religion. Il faudrait pour cela que celui qui la formule se connût parfaitement lui-même, eût une conscience parfaitement claire de ce qui constitue sa vie religieuse, et eût à sa disposition un langage parfait, miroir intellectuel sans défaut des choses religieuses et morales qu'il réfléchit; et enfin, à supposer qu'un être humain pût réunir ces conditions, l'expression parfaite de sa religion ne serait pas l'expression d'une chose parfaite. La religion du meilleur d'entre nous doit aller sans cesse s'épurant et se fortifiant, le travail de la sanctification est sans fin, et par conséquent notre doctrine, si elle était la parfaite expression de notre religion à un moment donné, n'en serait par cela même plus l'expression parfaite dès que nous avons réalisé quelque progrès ; elle ne peut pas rester intacte ; elle doit se modifier.

Aucune doctrine, ni religieuse, ni autre, n'est définitive.

De là vient que tout parti, politique, social, ou tout ce que l'on voudra, homogène tant qu'il se contente de poursuivre un but commun, s'émiette dès qu'il essaye de fixer autoritairement la doctrine que son programme implique. La plupart des partis ne le font pas. Leurs porte-parole formulent, chacun individuellement, subjectivement, la doctrine telle qu'eux-mêmes la voient et la comprennent, et il y a toujours des différences de l'un à l'autre. Parfois quelque esprit puissant obtient un assentiment général — quoique jamais littéral — et l'influence de son système peut se prolonger pendant longtemps; mais jamais le système ne reste entier; il se modifie peu ou beaucoup dès le début dans l'esprit de tous ceux qui l'épousent ou croient l'épouser, mais qui en tout cas ne le comprennent pas tous d'une manière identique, et bientôt il se modifie de plus en plus dans les paroles mêmes des successeurs de celui qui l'a conçu.

Ainsi en est-il de la religion. Ses propagateurs et ses défenseurs sont contraints de la formuler; mais comment? de leur mieux, c'est-à-dire imparfaitement, avec des différences de l'un à l'autre, de la variété de l'un à lui-même suivant

les différentes phases de son propre développement. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais identité de doctrine entre les personnes les plus religieusement unies. Là où elle semble exister, ce n'est que par une apparence complètement trompeuse; on a fini, poursuivant la chimère de l'identité de doctrine, par s'accorder pour prononcer les mêmes mots; mais ce sont devenus de vains sons; ils disent, suivant ceux qui les prononcent, des choses différentes, souvent même contradictoires; ils ne disent rien.

A l'époque du Nouveau-Testament il n'existait aucun semblant d'accord de ce genre, aucune autorité doctrinale incontestée. Il y a eu des velléités d'en ériger et c'est naturellement aux amis personnels de Jésus que dans les premiers temps on a essayé de l'attribuer; mais voyez dans l'épître aux Galates comment Paul traite ces prétentions: «Ceux qui étaient les plus considérés — quels qu'ils aient été jadis, cela ne m'importe pas; Dieu ne fait point acception de personnes — ceux qui étaient les plus considérés ne m'imposèrent rien» (Gal. II, 4). Les églises étaient absolument indépendantes les unes des autres, et nulle part nous ne trouvons trace d'une règle doctrinale quelconque établie au sein de quelque église. Et pourtant l'unité existait,

parfaitement consciente, plus vraie qu'elle ne l'a jamais été dans les temps qui ont suivi. On peut dire que le sentiment de solidarité des socialistes entre eux, fort remarquable quand on pense à l'infinie variété de leurs doctrines, n'est qu'une pâle image de la puissante union qui faisait des chrétiens un seul corps et qui a dicté à l'auteur de l'épître aux Éphésiens les images dont il se sert. Les églises étaient formées d'individus qui se savaient «élus» qui se sentaient membres de «l'Église»; et quiconque de ces frères se transportait d'un endroit dans un autre était accueilli à bras ouverts par les frères de sa nouvelle résidence. Cela a bien changé quand on s'est permis de fixer des points de doctrine et que par conséquent il y a eu des hérésies et des hérétiques. Mais au début, c'était le contraire: point de doctrine fixe, mais union très forte.

Ce qui fait le chrétien n'est pas la doctrine. Qu'est-ce donc?

Je l'ai dit; c'est la religion, c'est l'adoration de Dieu.

Par le fait qu'il adore Dieu, le chrétien se distingue des hommes sans religion, et il se distingue des hommes religieux non-chrétiens par le caractère de son adoration de Dieu.

Il nous faut donc tâcher de découvrir ce qui est spécial au chrétien dans l'adoration de Dieu. On peut s'y tomper. En tout temps, des éléments non-chrétiens, provenant des habitudes de l'esprit, de l'entourage, des idées que l'on a sur l'univers, se sont mêlés dans l'âme des chrétiens à ce qui les faisait chrétiens, distincts des non-chrétiens ; et de tout temps ils se sont fait illusion sur la nature de ces éléments et les ont considérés comme chrétiens ; sans cette illusion ils s'en seraient affranchis. Il y a beaucoup de judaïsme et de paganisme inconscients dans le christianisme historique, de même qu'il y a beaucoup de catholicisme dans le protestantisme.

Cherchons dans l'adoration des chrétiens l'élément dont l'absence la frapperait de nullité, tandis que sans cet élément l'adoration des non-chrétiens subsiste. Il me semble indéniable que, pour être chrétienne, l'adoration de Dieu doit nous faire entrer avec lui dans un rapport tel que l'intérêt suprême de nos existences devienne pour nous, que nous-mêmes et tous les autres hommes arrivions à nous inspirer en toutes choses de la sainte volonté de Dieu. « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice » (Matth. VI, 33).

Le paganisme ne connaît pas cela, quelques

aspirations dans ce sens qui se rencontrent parfois chez des païens isolés. Le paganisme ne connaît pas de volonté sainte, partant souverainement bonne, à laquelle toute volonté particulière doit se conformer pour pouvoir être bonne à son tour. Il connaît des êtres puissants et arbitraires, dont la volonté n'est respectable que parce qu'ils ont le pouvoir de favoriser ceux qui leur plaisent et d'atteindre cruellement ceux qui les offensent. Rien de religieux en apparence comme l'existence des peuples païens; partout des autels, partout l'intervention des dieux et de leurs prêtres; on ne peut faire un pas, prononcer une parole, lever la main, sans tenir compte des exigences de la religion. Et cependant rien qui ressemble moins que cela à l'idéal chrétien. En effet, le païen veut plaire à ses dieux, et le chrétien se plaît en Dieu; le païen se met en règle avec la surveillance qui contrôle ses actes, et le chrétien cherche la communion de Celui qui, vivant en lui, purifie son cœur et fait de lui son enfant; le païen place sa vie sous la garde des dieux, et le chrétien tire sa vie de Dieu; le paganisme est tout rite, et la vie chrétienne est toute inspiration; l'adoration du païen consiste en actes d'hommage et subsiste indépendamment de toute sainteté morale, mais l'adoration du chrétien

consacre son âme à Dieu, indépendamment des rites; elle sanctifie l'adorateur.

Le judaïsme se trouve en avant du paganisme en ce qu'il essaye de faire de la volonté de Dieu la règle suprême de toutes choses; il n'arrive pas toutefois à l'adoration sanctifiante, parce qu'il réglemente extérieurement l'existence. Aussi est-il resté païen par son ritualisme et n'a-t-il qu'une morale légaliste. L'adoration reste donc simplement un hommage rendu à Dieu pour lui plaire; elle n'unit pas l'homme avec Dieu.

Cette adoration, qui, nous unissant à Dieu, purifie nos cœurs et fait de nous ses enfants, est l'essence de ce que prêche l'évangile de Jésus; «cherchez avant toutes choses le royaume de Dieu»; «là où est votre trésor, là sera votre cœur; que vos trésors soient donc dans le ciel»; «soyez parfaits — en amour les uns pour les autres — comme votre Père céleste, dont l'amour s'épanche sur tous, méchants et bons». Cette adoration est la «justice supérieure à celle des scribes et des pharisiens» jugée par Jésus indispensable pour entrer dans le royaume des cieux. Elle a pour principaux éléments constitutifs la vénération et l'amour, tandis que chez les juifs et les païens ces éléments sont la vénération et la crainte, et cette différence est énorme. Sans

doute, dans le paganisme, et bien plus encore dans l'israélitisme, la crainte, sentiment prédominant chez les adorateurs, est parfois tempérée par des nuances affectueuses, surtout sous forme de confiance; c'est la prophétie de la vraie adoration; mais dans celle-ci il n'y a plus de place du tout pour la crainte.

Cherchez autre chose que cette adoration pour constituer le vrai *kâhal*, le peuple de Dieu, l'Israël, non selon la chair, mais selon l'esprit, que les chrétiens ont conscience de former ensemble, vous ne trouverez pas. On n'a que trop cherché ailleurs. C'est la grande erreur séculaire, d'où sont sortis le catholicisme, l'esprit sectaire, le morcellement de la chrétienté en partis hostiles et haineux, chose monstrueuse, un christianisme sans charité, vindicatif, cruel, impitoyable!!! Ces mots jurent ensemble, et on ne s'en aperçoit pas! La haine, l'intrigue et le mensonge s'étalent sous le nom de fidélité; de fidélité à quoi? à l'évangile, dit-on... à l'évangile d'amour!!! Et cette contradiction effroyable, on ne la sent pas; on continue sans se douter qu'elle est la preuve navrante qu'il y a quelque chose de radicalement faux dans la manière dont on est chrétien. Et pourtant il serait si facile de découvrir, pour la

corriger, la grande faute qui a été commise. C'est tout simplement que l'on a pris la forme pour le fond, la théorie pour la vie.

Mais le mal est invétéré. Il se trouvera des gens pour se scandaliser de mes chrétiennes paroles. « La distinctive du chrétien, diront-ils, c'est la foi en Jésus-Christ. En dehors de cette foi, pas de chrétiens », et c'est ma condamnation, puisque j'ai défini le chrétien sans que les mots « foi en Jésus-Christ » soient tombés de ma plume. Quel aveuglement! Quand verra-t-on enfin que des mots ne sauvent pas, et qu'en particulier ces mots « foi en Jésus-Christ » sont la chose la plus inerte que l'on puisse imaginer, puisque par eux-mêmes ils n'ont aucun sens? On en peut faire ce que l'on veut. Le titre de Christ signifie des choses totalement différentes suivant ceux qui le donnent à Jésus; déjà, comme nous l'avons vu (pages 47 et suiv.), au moins trois manières de le comprendre sont représentées dans nos évangiles. Mais le mot de *foi* aussi est d'une élasticité désespérante; il peut s'appliquer à de simples croyances; il peut s'appliquer à un état d'âme. Ainsi ne s'entendant, ni sur le mot de foi, ni sur le mot de Christ, on ne peut pas s'entendre sur le sens des mots « foi en Jésus-Christ ». A ne citer que deux des sens multiples qu'on leur donne, ils

désignent pour l'un la croyance que la deuxième personne de la Trinité, incarnée en Jésus-Christ, a porté sur la croix la peine due à nos péchés et satisfait par là pour nous à la justice de Dieu; et pour un autre chrétien, ils désignent l'union mystique avec Jésus.

Que l'on me comprenne bien. Je ne voudrais pas, si je le pouvais, supprimer l'usage du mot de foi, qui est indispensable dans le langage religieux. Dans l'adoration, surtout quand elle s'adresse à l'Être des êtres, non seulement invisible, mais encore insondable et indescriptible, il y a un élément que je ne saurais désigner au moyen d'un autre mot que celui de foi. Mais ce qu'il faut pour faire le chrétien, c'est l'existence de cette adoration dont fait partie ce que j'appelle la foi, ce n'est pas qu'on l'appelle, comme moi, la foi. On peut adorer sans se rendre compte de ce qui constitue l'adoration; on ne sera alors ni grand théologien, ni grand moraliste; mais l'on n'en sera pas moins chrétien. Si l'emploi du mot de foi n'est pas essentiel pour caractériser le chrétien, les mots «foi en Jésus-Christ», quelque sens excellent qu'il soit possible d'y donner, pourront bien moins encore lui servir de devise distinctive.

Venons au fait. Comme que l'on essaye de

formuler le programme en vertu duquel les chrétiens forment un corps, l'Église invisible[1], cela devra toujours revenir à l'établissement du règne de Dieu d'après l'évangile de Jésus, c'est-à-dire d'un règne de Dieu qui fasse des hommes une famille sainte. Voilà le but; le chrétien est celui qui l'épouse, et qui donc aspire pour lui-même à la pureté et à la charité dans la communion avec Dieu, qui entre ainsi de sa personne dans le royaume de Dieu, et qui contribue à l'établir provisoirement dans l'Église invisible, jusqu'au moment où il n'y aura plus d'Église, le monde entier étant gagné. Voilà, clair et net, le programme tel qu'il a vécu de fait — de quelque manière, souvent fort confuse, qu'on se le soit exprimé à soi-même — le programme qui a toujours vécu au fond de l'âme de quiconque a jamais été vraiment disciple de Jésus, enfant de Dieu, de tout chrétien digne de ce nom, en qui la piété est une puissance sanctifiante intérieure et non pas seulement l'acceptation d'une dogmatique ou la pratique d'œuvres

[1] Par Église invisible on a souvent entendu l'ensemble des fidèles, non seulement présents, mais aussi passés et futurs. Ici je l'emploie dans le sens de peuple de Dieu ici-bas, de l'Église comme l'entendait l'auteur de l'épître aux Éphésiens.

supposées méritoires. On a pu joindre à ce programme une multitude de choses qui y sont étrangères; mais tant que le programme subsiste, quoique obscurci, confus, l'âme reste chrétienne. Il y a des catholiques fort attachés à des superstitions païennes, fétichistes, qui sont pourtant chrétiens, et qui font honte à maint chrétien de nom, beaucoup plus éclairé, possédant une théorie très supérieure, mais à qui fait défaut l'essentiel, l'adoration, la consécration.

Voilà le programme. Ce que l'on se figurera y manquer n'en fait pas réellement partie, mais rentre dans la théologie, dans l'explication intellectuelle du programme. Ainsi les mots «foi en Jésus-Christ» se rapportent au grand fait qu'historiquement c'est par l'œuvre de Jésus que le vrai et sublime programme de l'existence humaine existe, levain fécond, puissance de vie, ici-bas. Mais ce fait, qu'on l'ignore, ou bien qu'on le comprenne ou l'explique mal, il existe, et si le programme nous a atteints, s'il s'est emparé de nous, si nous lui appartenons, si nous vivons par et pour lui, nous sommes enfants de Dieu et faisons partie de son peuple; nous n'avons, il est vrai, pas «la foi en Jésus-Christ», puisque nous ignorons — dans mon hypothèse —

ce que nous lui devons ; mais nous avons la foi que Jésus voulait faire vivre dans le monde, celle qui nous unit à Dieu.

J'en dirai tout autant d'un autre point que l'on me reprochera de n'avoir pas mentionné. C'est le pardon des péchés, dont en réalité l'explication est de la théologie pure et est parfaitement étrangère au programme chrétien. Insensés théologiens, que de mal vous avez fait, malgré toute votre science et même votre génie, en persuadant aux pauvres pécheurs qu'ils ne pouvaient se *sentir* pardonnés s'ils ne *savaient* pas comment Dieu peut se permettre à lui-même de pardonner ; vous avez, avec une aveugle présomption, défini ce que l'homme ne peut pas concevoir, la justice et l'amour parfaits, infinis ; vous les avez mis en conflit l'un avec l'autre, comme s'ils n'étaient pas nécessairement un, quoique l'unité nous en échappe ; vous les avez réconciliés, comme si vos yeux pouvaient plonger dans l'intimité de la vie divine. Mais ne voyez-vous donc pas que tout cela n'est pas notre affaire? L'enfant prodigue doit revenir à son père, mais non pas expliquer ce grand amour qui lui fait accueil. Dieu était en Christ, non pas se réconciliant avec le monde, mais réconciliant le monde avec lui, car il nous a aimés

le premier. Certes, le sentiment du péché nous fait trembler à juste titre, car le péché nous sépare de Dieu et nous rend incapables de croire en son amour. C'est un état d'âme terrible. Comment y remédier? Avec de la théologie? Avec des théories sur l'expiation? Cela peut-il réconcilier avec Dieu? Faites mieux; parlez à ma conscience et apprenez-moi à prendre le péché en horreur, à désirer et à aimer la volonté de Dieu. Alors j'obtiendrai, parce que moi je suis réconcilié avec Dieu, la certitude du pardon sans avoir aucun besoin de comprendre comment il est possible; puis-je douter de l'amour de Dieu, quand je sais par expérience que Dieu m'appelle à lui? Lorsque son esprit témoigne à mon esprit que je suis son enfant, ne suis-je pas par cela même en pleine possession de ce que vous appelez le pardon, sans toute votre théologie, sur laquelle du reste vous n'êtes jamais parvenus à vous entendre, si bien que la foi de l'un est l'incrédulité de l'autre? Et où avez-vous conduit les pauvres pécheurs? Dans les abîmes des plus funestes illusions. Vous leur avez fait croire que l'ennemi c'était Dieu et non pas le péché, que leur intérêt était d'apaiser Dieu et non pas d'être affranchis de la puissance du péché, et qu'ils pouvaient avoir l'assuranee du pardon sans

haine du péché; vous les avez ainsi éloignés du règne de Dieu, vous avez travaillé contre le règne de Dieu.

Je n'attaque pas vos théories. Je veux les supposer vraies. Mais je dis qu'elles ne convertissent pas, qu'elles ne font pas qu'on soit chrétien, qu'elles sont indifférentes au programme qu'il faut épouser pour être chrétien.

Ce programme est celui du règne de Dieu dans les cœurs des hommes.

V

Pourquoi nous demande-t-on ce que c'est qu'une église?

Parce que la chose n'est pas claire.

Et la chose n'est pas claire, parce que le catholicisme a tout brouillé et que les réformateurs n'ont pas réussi à tout débrouiller.

Le catholicisme est né de la crainte que l'union des chrétiens ne se rompît. Sa funeste inspiration a été, remède pire que le mal, de vouloir garantir l'union, qui est morale de sa nature, en la transformant en une unité extérieure. Cette unité il l'a cherchée dans la doctrine. Il fallait donc supposer une autorité chargée du maintien de la doctrine. On crut la trouver dans les évêques, avec la fiction qu'ils avaient hérité de l'autorité apostolique, que c'était donc de la doctrine apostolique qu'ils étaient

les gardiens, et qu'ainsi l'unité était garantie, non seulement au sein de chaque église individuelle, mais aussi entre les églises prises ensemble.

De là le point de vue ecclésiastique du catholicisme. Il croit pouvoir faire de l'Église, du peuple de Dieu, une corporation organisée, dont les églises sont purement et simplement des sections. Il pose en principe que l'Église — corps réel, mais dont la composition est connue de Dieu seul, puisque Dieu seul sait qui vraiment est son enfant et qui ne l'est pas; corps réel, mais non organisé, et non organisable, possédant un unique, mais puissant moyen d'action sur le monde, l'esprit qui émane de lui — est non seulement réel, mais de plus matériellement limité au nombre de ceux qui font partie des églises, et existe, concrètement et exclusivement, dans et par les églises. Réunir celles-ci en une grande organisation, c'est donc organiser le peuple de Dieu. Cette organisation, enfermant le peuple de Dieu tout entier, s'appelle pour ce motif universelle, catholique; de plus elle est l'Église unique, en dehors de laquelle il ne peut exister sous le nom d'églises que des associations usurpatrices, qui n'ont aucun droit à ce nom. *Extra ecclesiam (catholicam) nulla salus.*

L'usurpation est tout entière du côté du catholiscisme, lorsqu'il se permet, non seulement d'appeler son organisation l'Église, du nom du peuple de Dieu, mais aussi de le faire avec la prétention que cette corporation soit vraiment l'Église.

On a trouvé cela beau, grandiose; des milliers et des millions d'esprits en ont été séduits. Ce ne sont pourtant que des abstractions, diamétralement contredites par les faits. Une église n'est pas purement et simplement une fraction du peuple de Dieu. L'idéal vers lequel elle doit tendre est évidemment de réunir dans son sein tous les membres du peuple de Dieu de la localité et uniquement des membres du peuple de Dieu; mais cet idéal, à quelque degré qu'elle ait le bonheur de s'en rapprocher, elle ne l'atteindra point tant que le monde entier ne sera pas chrétien, et que donc il n'y aura plus d'églises. En effet, il y a des chrétiens de nom seulement, que l'église à laquelle ils se rattachent ne possède aucun moyen de distinguer des vrais chrétiens, quand ce ne serait qu'à cause de l'imperfection de ces derniers. Aussi ne peut-on pas dire qu'elle se compose de ceux qui sont chrétiens, mais de ceux qui se professent chrétiens (page 43). En d'autres termes, toute église

est imparfaite, non seulement du fait que les chrétiens qui la composent sont imparfaitement chrétiens, mais aussi du fait qu'elle est mélangée de non-chrétiens.

Ce fait, qui ruine la doctrine catholique touchant l'Église, a été reconnu par la bonne foi des réformateurs, quoique ils fussent restés à un haut degré sous l'influence de la doctrine catholique. On lit à l'art 27 de la confession de foi des églises de France :

> «...néanmoins nous ne nions point que parmi les fidèles il n'y ait des hypocrites et des réprouvez, desquels la malice ne peut effacer le titre de l'Église».

De même, à l'art. 29 de la confession de l'Église réformée des Pays-Bas :

> «...nous ne parlons pas ici de la compagnie des hypocrites qui sont mêlés parmi les bons en l'Église, et cependant n'en sont point, jaçoit qu'ils y soient présents quant au corps...»

La confession d'Augsbourg s'exprime dans le même sens aux articles 7 et 8.

Dans son très long chapitre 17, sur l'Eglise,

la confession helvétique, très préoccupée de présenter les églises protestantes comme les vraies, en opposition avec l'église catholique, n'en dit pas moins:

> «Non omnes qui numerantur in ecclesia sancti, et viva atque vera sunt ecclesiæ membra».

Enfin on lit dans la confession de Westminster (presbytérienne), chap. 25, N° 5:

> «Les églises les plus pures sous le ciel sont sujettes au mélange et à l'erreur».

Seuls les 39 articles de l'église anglicane font exception dans ce concert. On n'y reconnaît pas qu'il y ait dans l'Église des non-chrétiens; on est trop sacramentaire pour cela; l'Église est composée de gens baptisés et le baptême fait chrétien celui qui le reçoit. On peut pécher après le baptême et avoir besoin de repentance, mais cela n'empêche pas de dire sans restriction, article 19:

> «L'Église visible de Christ est une congrégation de *fidèles,* dans laquelle la pure parole de Dieu est prêchée, et les sacre-

ments sont dûment administrés selon ce que Christ a statué dans toutes les choses qui y sont nécessairement requises».

Un second paragraphe de ce court, mais peu clair article pose qu'une église, comme telle, peut errer; naturellement cela vise Rome; mais ce paragraphe n'implique en aucune façon un mélange de non-chrétiens dans l'Église.

Le fait qu'il peut exister des membres du peuple de Dieu qui ne soient incorporés dans aucune église, et surtout le fait que dans toute église il y a un mélange de personnes qui n'en devraient pas faire partie, mais que l'on n'en peut pas séparer, ruinent de fond en comble la doctrine catholique de l'Église. Celle-ci n'est pas et ne peut pas être la totalité des églises; confédérer les églises et leur donner une organisation, n'est pas organiser l'*Église* (la vraie, l'Église invisible). Donner à l'ensemble des églises ainsi organisées le nom de l'Église est une usurpation, dont je n'ai pas à exposer ici les funestes conséquences, mais elles sont aussi nombreuses que déplorables.

Il y a néanmoins derrière le catholicisme une idée vraie, qui fait sa force; c'est qu'entre

l'Église et les églises il existe un lien étroit. L'erreur du catholicisme consiste en ce qu'il fausse la nature de ce lien. Comme on vient de le voir, il en fait le rapport qui unit le tout à ses parties. Dans la réalité ce n'est pas aussi simple que cela. L'Église est le peuple de Dieu et est constituée, sans aucune organisation possible ni désirable, par les hommes qui, individuellement, sont enfants de Dieu. N'ayant aucune organisation et n'en pouvant point avoir, elle n'a et ne peut avoir aucunes subdivisions. Elle est et reste l'Église invisible, analogue à ce que l'on appelle la république des lettres. Cette dernière expression n'est pas un vain mot ; elle désigne une réalité ; parmi les hommes il y a des lettrés et des non-lettrés, et cela même établit une confraternité entre les lettrés, quelques différences qui les distinguent individuellement les uns des autres ; mais dira-t-on jamais qu'une académie est une subdivision de la république des lettres ? On sent l'absurdité de la chose. On dira, ce qui est tout différent, qu'une académie est formée de personnes appartenant ou professant appartenir à la république des lettres. De même, dans un ordre d'intérêts infiniment plus importants, il existe un peuple des amis du règne de Dieu, l'Église, et cela a donné nais-

sance aux associations locales d'amis du règne de Dieu, aux églises. S'y joindre, c'est se professer ami du règne de Dieu ; c'est un engagement solennel pris vis-à-vis de soi-même et vis-à-vis des frères. Heureuse l'église dont les membres sentent la grandeur de cet engagement! Tout ce qui émane d'elle en témoignera, et son influence sera grande et bénie, tant sur ses membres eux-mêmes que sur le monde qui l'entoure. Elle sera un instrument puissant d'extension du règne de Dieu. Dans la mesure dans laquelle cela a lieu, elle représente l'Église, l'Église est présente en elle.

Mais je dis dans la mesure dans laquelle cela a lieu, car cette mesure n'est jamais parfaite. Malheur à l'église qui se croit arrivée, tandis qu'en réalité les chrétiens «courent vers le but»! Malheur à l'église dont les membres ne savent pas que leur tâche individuelle et collective est de se perfectionner comme membres et instruments du règne de Dieu, de grandir en piété, en connaissance et en zèle, «jusqu'à la parfaite stature de Christ»! Malheur donc à l'église qui, dans sa sphère d'action, se croit l'Église, au lieu de travailler à le devenir de plus en plus; malheur aux églises qui croient être ensemble

l'Eglise, au lieu de collaborer à ce que l'Église vive en elles et à ce que le nom de chrétien représente de plus en plus la qualité de chrétien! Le châtiment ne se fait pas attendre. L'appartenance à l'organisation faussement appelée l'Église se substitue à l'appartenance à Dieu; on croit appartenir à Dieu parce que l'on appartient au corps ecclésiastique, tandis que dans la réalité évangélique on ne peut appartenir à l'Église, au vrai sens du mot, qu'en appartenant à Dieu et parce que l'on appartient à Dieu. Dieu étant détrôné, les autorités ecclésiastiques prennent sa place, et bientôt le pape fera son apparition. Les opinions, la volonté, les décisions des pouvoirs ecclésiastiques se substituent à la volonté de Dieu; le légalisme triomphe de nouveau, étouffe la vie spirituelle, tue le sens moral individuel et enraye complètement le progrès de la connaissance en imposant comme règle divine, infaillible et immuable, le système de ceux qui détiennent le pouvoir, c'est-à-dire, avec ce qu'ils peuvent entrevoir de la vérité, leurs erreurs, leurs préjugés, leurs formules toujours incomplètes, souvent fausses. (Les lecteurs protestants sont priés de ne pas appliquer cela au seul catholicisme, et de se souvenir de ce proverbe du XVIe siècle:

« Belle doctrine prend en lui qui se châtie sur autrui »).

Les réformateurs ont senti que le christianisme sous sa forme catholique était énervé et avait perdu dans une mesure effrayante sa puissance sanctifiante, sa raison d'être. Ils ont protesté avec énergie contre la blasphématoire substitution de l'homme à Dieu. Toutefois ils n'ont pas réussi à s'en affranchir, témoins leurs synodes autoritaires et leurs recours au bras séculier. Qu'on relise avec attention les anciennes confessions de foi protestantes, surtout les articles relatifs à l'Église, aux sacrements et au ministère pastoral, on verra partout des efforts très louables, qui, certes, n'ont pas été infructueux, pour revenir de l'autoritarisme légaliste du catholicisme au spiritualisme évangélique ; mais partout aussi on verra ces efforts n'aboutir que très partiellement.

Je ne saurais exposer dans toute son étendue ce fait historique important sans grandement outrepasser les bornes dans lesquelles cette étude doit se renfermer, car il faudrait faire une analyse détaillée des confessions de foi protestantes. Qu'il me soit au moins permis de m'arrêter quelques instants aux articles

25 à 28 de la confession des Églises de France.

C'est un dédale de contradictions, provenant de ce que les rédacteurs étaient hantés par l'idée catholique que l'Église, le «corps de Christ» de l'épître aux Éphésiens, donc la vraie Église invisible, est l'ensemble des corps constitués appelés des églises, et est donc une Église visible. Le terme se trouve dans l'art. 19 de la confession de foi anglicane (page 71), et s'il est absent de la confession des églises de France, la notion qu'il exprime y est partout présente. Ainsi à l'art. 26 on veut que personne ne se sépare [de la communauté du lieu où l'on habite], afin de «garder et entretenir l'unité de l'Église». Évidemment l'on ne pense pas ici à l'unité de la communauté locale, mais à l'unité de la soi disante Église visible ; c'est d'elle qu'on se sépare en se séparant de la communauté. Qu'est-ce que «l'ordre de l'Église, sacré et inviolable», dont il est parlé à l'art. 25, et en vertu duquel il doit y avoir des pasteurs, chargés d'enseigner? Nécessairement c'est l'ordre de cette même Église visible. Mais elle n'est organisée et ne peut l'être que dans les communautés locales ou les confédérations de communautés locales. Donc ce que l'on appelle l'ordre de

l'Église, du corps de Christ, c'est l'ordre qui n'est réalisable que dans des groupes distincts de chrétiens; les églises sont des fractions de l'Église; nous voguons en plein catholicisme. Ceci explique le curieux choix des mots à l'article 26:

> «... tous ensemble doivent garder et entretenir l'unité de l'Église, se soumettant à l'instruction commune et au joug de Jésus-Christ, et ce *en quelque lieu où Dieu aura étab'i un vrai ordre d'Église*».

Là où est le vrai ordre d'Église, là est «l'Église de Christ». Tout ceci entraîne des difficultés insurmontables pour des protestants, qui n'osent pas dire: «Les églises de notre confédération organisée à nous sont les seules vraies; notre confédération spéciale à nous est l'Église; en dehors d'elle il n'y a que des mécréants». L'article 28 étale, on peut dire, ces difficultés ; il faut le transcrire :

> «Sous cette créance nous protestons que là où la parole de Dieu n'est receue et qu'on ne fait nulle profession de s'assujettir à icelle, et où il n'y a nul usage des sacrements, à proprement parler on ne peut

juger qu'il y ait aucune Église[1]. Pourtant[2] nous condamnons les assemblées de la papauté, veu que la pure vérité de Dieu en est bannie, esquelles les sacrements sont corrompus, abastardis, falsifiés ou anéantis du tout, et esquelles toutes superstitions et idolastries ont la vogue. Nous tenons donc que tous ceux qui se meslent en tels actes et y communiquent se séparent et retranchent du corps de Jésus-Christ. Toutefois, pour ce qu'il reste quelque petite trace d'Église en la papauté, et mesme que la substance du baptesme y est demeurée, joint que l'efficace du baptesme ne dépend pas de celui qui l'administre[3], nous confessons ceux qui y sont baptisés n'avoir besoin d'un second baptesme. Cependant, à cause des corruptions qui y sont, on n'y peut présenter les enfants sans se polluer».

Pour les catholiques, tout est fort simple ; ils n'ont qu'à rester conséquents dans leur erreur ;

[1] Ceci ne veut pas dire que là ne se trouve aucunement une église, mais qu'il n'y a rien là qui ait le caractère d'Église; là il n'y a pas Église.

[2] En conséquence.

[3] Voilà un bout de phrase sur lequel il y aurait long à dire.

l'Église de Christ est pour eux l'ensemble de tout ce qui se soumet à leur organisation ; cette soumission est tout; pas n'est besoin de chercher des définitions pour distinguer la vraie Église; celle-ci est exclusivement la leur, et elle est si complètement tout, en vertu de son organisation centraliste, qu'elle ne se compose plus d'églises locales ou de communautés, mais de subdivisions administratives, diocèses et paroisses. En dehors de ces paroisses il n'y a que des hérétiques et des schismatiques, qui ne font pas partie du corps de Christ.

Les choses auraient été tout aussi simples pour les protestants, s'ils avaient su rétablir la vérité des faits et n'avaient pas été aveuglés par cette chimère catholique, l'Église visible. Ils auraient su que l'Église, comme une et indivisible, reste et doit rester invisible, formée des vrais adorateurs de Dieu, que Dieu seul peut connaître et nombrer; ils auraient su qu'il n'y a pas «un vrai ordre d'Église» établi par Dieu, l'Église de Dieu, invisible, ne pouvant pas être organisée; ils auraient su que l'existence d'adorateurs de Dieu fait nécessairement naître des associations de ces adorateurs, des églises, dont aucune n'est parfaitement composée, aucune sans ride ni tache, d'aucune desquelles on ne peut dire:

«C'est la vraie», pas plus que les hommes ne sont compétents pour séparer les chrétiens de nom des vrais chrétiens ; ils auraient su enfin que la tâche de ces églises — à laquelle, hélas ! il ne leur est que trop aisé de faillir — est d'y entretenir et d'y épurer l'amour du règne de Dieu, de façon à ce que leurs membres, et par eux elles-mêmes, grandissent de plus en plus «jusqu'à la parfaite stature de Christ». N'ayant point su ces choses, ne les ayant qu'ici et là, obscurément, devinées ; continuant à chercher l'introuvable Église visible ; ne pouvant pas la définir à la manière des catholiques, l'ensemble des diocèses et des paroisses reliés par une organisation commune, la seule vraie, puisqu'il y avait différentes associations protestantes dont on n'osait ni penser, ni dire qu'elles ne fissent pas partie de l'Église, et que même on ne mettait pas complètement «la papauté» en dehors d'elle ; obligés cependant de définir l'Église visible, parce que l'on voulait pouvoir s'élever énergiquement contre Rome et contre les hérétiques ; on a donné comme définition de l'Église ce qui en réalité n'est que la définition d'une église, une assemblée de fidèles où la pure parole de Dieu est prêchée et où les sacrements sont dûment administrés. Cette définition ne

vaut rien ; je le montrerai tout à l'heure ; mais on la croyait bonne, et pourtant elle a laissé les réformateurs dans l'embarras, comme le fait voir notre article 28.

La pure parole de Dieu est bannie de l'institution papale, les sacrements y sont corrompus ou entièrement anéantis[1] ; donc cette institution est en dehors de l'Église et ceux qui pactisent avec elle sont retranchés du corps de Christ. Logiquement ceci irait encore, quoique souverainement injuste, puisque l'on méconnaît tout ce qu'il y a de vraiment chrétien chez les catholiques ; mais on ne peut pas en rester là, à cause du baptême. Celui-ci est indispensable pour l'appartenance à l'Église visible, qui n'est point reconnaissable à l'esprit qui anime ses membres, mais à l'existence du « vrai ordre d'Église établi par Dieu », et à laquelle par conséquent on ne peut être affilié que par un lien extérieur, qui vous range sous cet ordre. C'est le baptême. Mais on ne peut en faire dépendre « l'efficace », l'affiliation à l'Église visible, de celui qui l'administre, car il y a des pasteurs hypocrites ; « l'efficace » dépend donc de ce que le baptême

[1] Pourquoi cette étrange alternative ? Afin de laisser la porte ouverte à la reconnaissance du baptême catholique.

soit «dûment» administré, c'est-à-dire avec de l'eau, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; mais c'est ainsi que les catholiques l'administrent; leur baptême est donc efficace, et le fantôme de l'Église visible a conduit l'article 28 à cette énormité que ceux qui présentent un enfant au baptême chez les catholiques sont «pollués», mais que le baptême est efficace. Un acte religieux efficace qui pollue ! !

Mais la définition de «la vraie Église» — en réalité définition d'une église vraiment chrétienne — est mauvaise. Il n'y a pas d'église où la pure parole de Dieu soit prêchée. Toute église est composée de chrétiens imparfaits et de chrétiens de nom. Aucun d'entre eux ne possède la pure parole de Dieu. A supposer qu'il n'y ait que des chrétiens sincères qui prêchent, ils ont eux-mêmes à croître dans la connaissance de Dieu (Col. I, 10), et le travail intellectuel par lequel ils réduisent en formules communicables ce qu'ils ont à dire est nécessairement influencé par l'état subjectif de leurs connaissances générales, et par conséquent aussi par leurs préjugés. Leur prédication ne peut jamais qu'être un reflet plus au moins pâle de la pure parole de Dieu; mais elle peut et doit la

réfléchir de mieux en mieux à mesure que personnellement ils feront des progrès en vraie adoration et dans l'art de se comprendre soi-même et de se communiquer à autrui. Si l'Église est là où la pure parole de Dieu est prêchée, elle n'est nulle part. Une église chrétienne est une église où l'on cherche la pure parole de Dieu.

Mais il y a plus. Le fait que la pure parole de Dieu est prêchée doit servir de marque pour reconnaître la vraie Église; mais où sont les juges compétents pour prononcer sur la fidélité à la parole de Dieu des divers prédicateurs? La parole de Dieu visée par les réformateurs, c'est la Bible, dira-t-on; prêcher la pure parole de Dieu, c'est prêcher la Bible; tout le monde peut constater si ce qu'on lui prêche est conforme à la Bible. Sans doute, répondrai-je, les réformateurs en parlant de la parole de Dieu ont pensé à la Bible, mais à la Bible interprétée. Ils n'ont pas dit que la vraie Église est celle où on *lit* la Bible, mais où on *prêche* la parole de Dieu. Pourquoi Luther a-t-il refusé à Marbourg la main que lui tendait Zwingli, pourquoi tant de sectes protestantes et de si grandes animosités entre elles, pourquoi les persécutions contre les anabaptistes (longtemps avant les désordres de

Münster), contre les Sociniens, et en Hollande contre les Mennonites, les plus inoffensifs des hommes? Pourquoi, en Hollande encore, les violences contre les Remontrants, à Genève le bûcher de Servet et maint échafaud, ailleurs aussi, à Berne, à Lausanne?

Pourquoi toutes nos divisions actuelles, si tristes, si mortelles à la piété? Y a-t-il plusieurs Bibles? Non, mais entre la Bible et la prédication il y a toujours le cœur et le cerveau du prédicateur, et les prédications ont toujours un côté subjectif; si donc l'on nourrit l'illusion que la prédication doit être la pure parole de Dieu, c'est sa prédication à soi que l'on prendra pour cette parole, et l'on devra bien partir en guerre contre quiconque prêche autrement et par conséquent, à nos yeux, falsifie la parole de Dieu. C'est un crime effroyable; brûlons Servet. Il n'y a pas de juges que nous-mêmes, et l'état déplorable où se trouve le protestantisme démontre que les réformateurs se sont pris à un leurre en pensant que la vraie Église était reconnaissable à la prédication de la pure parole de Dieu. Ils voulaient l'unité, et ont créé l'anarchie.

La seconde marque qu'ils ont imaginée ne vaut pas mieux. Qu'est-ce que c'est que des sacrements? Le Nouveau-Testament ne connaît

pas cela, et pourtant les églises dont il parle étaient des églises chrétiennes. On y baptisait, certes, et cette cérémonie, tant qu'elle a conservé sa vraie signification, a été une des plus émouvantes et des plus édifiantes que l'on puisse imaginer; mais il faut avouer que les réformateurs ont été aveuglés à un point étonnant par leurs préjugés catholiques quand ils se sont figuré naïvement que le baptême des petits enfants eût quoi que ce soit, outre l'eau et la formule, la forme, en commun avec le baptême primitif. Alors on *demandait* le baptême, *parce que* l'on était devenu chrétien. Il suffit de rappeler cela pour faire sauter aux yeux l'absurdité de l'identification des deux baptêmes. Les églises baptistes, mennonites, ne sont-elles pas des églises chrétiennes? Les réformateurs disaient que non. Preuve de l'inanité de leur méthode pour distinguer la vraie église. Ils ont été en ceci d'un fanatisme souvent atroce, appuyé sur une théologie arbitraire, contredite par les faits et par la conscience. Ils ont lu le Nouveau-Testament aussi mal que possible en ce qui concerne ce qu'ils appelaient les sacrements.

Faut-il aussi montrer la chose par rapport à la sainte cène? Il me semble que cela doit être superflu. Si nous estimons devoir ranger les

églises luthériennes et les églises réformées côte à côte parmi les églises chrétiennes, le bon sens le plus élémentaire conclura que la *due* administration des sacrements n'est pas la marque de la vraie Église, le sacrement étant *entièrement autre* pour ceux qui croient à la consubstantiation que pour ceux qui n'y croient pas. A l'heure qu'il est, il y a, hélas! encore des luthériens qui croiraient «se polluer» en participant à la sainte cène avec des réformés.

Les réformateurs nous ont rendu des services inappréciables; nous devons notre respect et notre gratitude à ces chrétiens, qui dans une si grande mesure ont été la lumière du monde. Mais cela ne doit pas nous empêcher de reconnaître, comme les intérêts du règne de Dieu exigent absolument que nous le fassions, qu'ils sont restés imbus de préjugés catholiques, dont les conséquences se font actuellement encore douloureusement sentir. On peut résumer leur erreur dans la confusion qu'ils ont continué de faire entre l'Église de Christ et des institutions humaines, nées du fait qu'il y a une Église de Christ, n'ayant aucune raison d'être que par cela, mais néanmoins incomplètes, mélangées, ne pouvant en aucune façon être identifiées avec l'Église.

Celle-ci ne peut être qu'invisible. L'Eglise visible est une chimère; les mots qui l'expriment sont contradictoires. Il ne peut y avoir de visible que des églises, plus ou moins pures, plus ou moins fidèles, plus ou moins vivantes.

L'Église est une et indivisible; mais il ne peut par y avoir d'Église visible une et indivisible. Pour y parvenir, il faudrait de toute nécessité réunir toutes les églises en une seule organisation centralisée et les priver de leur vie propre. Mais c'est impossible. L'Église catholique a voulu le faire, mais y a complètement échoué, quoiqu'elle prétende avoir réussi. Elle a créé une vaste organisation, embrassant un nombre très grand de ceux qui se professent chrétiens; mais elle n'a pas créé l'Église vraiment catholique, universelle, renfermant dans son sein tout ce qui est chrétien, qu'elle rêve et qu'elle prétend être. Cette prétention est fondée sur le mensonge que tout ce qui est resté en dehors de son organisation, ou s'en est séparé, ou en a été retranché par elle de concile en concile, était et est non-chrétien. Tout ce fourmillement d'hérésies qui commencent à pulluler dès le premier concile œcuménique, le grand schisme d'orient, la réforme, tout ce qu'il y a de chrétien en dehors de l'Église catholique, lui crie haut et ferme:

«Tu n'es pas l'Église visible, tu ne l'as jamais été et ne pourras jamais l'être! » Mais ouvrons enfin les yeux pour nous apercevoir que si l'Église visible n'est pas là, elle n'est nulle part. Il n'y a pas d'Église visible, une et indivisible, réunissant le peuple de Dieu et le séparant du monde.

Qu'y a-t-il donc?

Je l'ai dit, d'un côté l'Église invisible, le peuple des enfants de Dieu, d'un autre côté des associations pour le progrès du règne de Dieu, que l'on peut appeler des églises.

Il y a ce qu'il y a eu dès le début, et ce qu'il y aura jusqu'à ce que l'humanité dans son ensemble étant devenue le peuple de Dieu, toutes ses institutions seront chrétiennes, l'éducation sera chrétienne, les écoles seront chrétiennes, les lois seront faites par des chrétiens, les conversations seront chrétiennes, les réunions de tout genre, d'affaires, de plaisir, de culture, seront des réunions de chrétiens, tout servira aux progrès du règne de Dieu, et les associations spéciales pour les progrès du règne de Dieu seront devenues inutiles. Alors, mais alors seulement, il n'y aura plus d'églises. Il y aura mieux que cela. L'idéal catholique, présomptueusement anticipé par les

institutions qui se disent l'Église, sera enfin atteint. L'Église visible existera.

Pour que cela arrive, il faut maintenant des églises, un groupement de ceux qui, croyant au règne de Dieu et voulant y travailler, vivent assez dans la proximité les uns des autres pour unir et organiser leurs efforts.

Une église chrétienne est, dans un lieu donné, l'association, en qualité de chrétiens, et par distinction d'avec les non-chrétiens, de ceux qui se professent chrétiens.

VI

Conclusion.

Quels sont les éléments constitutifs d'une église chrétienne?

Ses membres.

Mais ne doit-il pas y avoir des anciens, des pasteurs, des diacres, des surveillants, des conseils directeurs?

On ne conçoit pas une association sans règles ni fonctionnaires; mais il n'y a point «d'ordre d'Église établi par Dieu», sauf le grand ordre d'Église que tout ce que fait la communauté, tout ce qu'elle entreprend, tout ce qu'elle organise, doit avoir pour but, je ne dis pas suprême, mais, bien plus, unique, les progrès du règne de Dieu. Après cela, qu'on l'organise de la manière qui semblera la meilleure dans les circonstances et à l'époque où l'on se trouve, et surtout que l'on se garde bien de considérer comme immuable l'orga-

nisation que l'on se sera donnée. Il y aura nécessairement des assemblées; mais si l'établissement d'orateurs en titre peut être très recommandable et utile, on peut cependant concevoir des communautés chrétiennes si vivantes que ces fonctionnaires spéciaux y soient superflus; on peut de même concevoir que la «cure d'âmes» soit mutuelle, et d'autant plus effective pour cela; au fond, c'est l'idéal auquel toute église devrait tendre. — Des conseils presbytéraux, des conseils paroissiaux, des consistoires? Certes, il y aura toujours quelque corps dirigeant; mais il n'y a d'autre principe qui en règle nécessairement la composition, les attributions et le mode de nomination que celui de chercher ce que réclament les intérêts du règne de Dieu. La plus grande variété peut régner sous ce rapport dans l'organisation des diverses églises, et ce serait sortir de mon sujet que de vouloir indiquer ici mes préférences et donner des conseils.

Qu'il se soit créé des confédérations d'églises, rien de mieux et de plus naturel. Aussi bien qu'une église s'organise, elle peut, afin de mieux concourir au but commun, se liguer avec ses voisines et établir avec elles certaines règles pour faciliter l'action commune. Rien n'empêche

non plus d'appeler une église ce complexe d'églises, de même qu'une église locale, devenant très nombreuse, pourrait se diviser en sections, sous tel nom que l'on voudra, paroisses ou autres, sans rien perdre de son unité.

Il fallait bien qu'il se créât ainsi des corps d'églises fédérées à côté des établissements catholiques. Tant que le catholicisme sera le catholicisme, que donc il y aura une institution internationale autoritaire, prétendant être l'Église visible, et réclamant la soumission à ses prêtres de quiconque veut lui appartenir, les chrétiens qui ne sauraient souscrire à de telles exigences seront contraints de se grouper à part et à avoir des églises en concurrence avec cette secte. Mais on ne saurait assez déplorer que le principe qui a présidé au groupement des églises protestantes, au lieu d'être territorial, ait été sectaire, emprunté à la grande secte qui a matérialisé l'évangile. Pourquoi y a-t-il des luthériens, des réformés et cette multitude de dénominations protestantes dont l'énumération remplirait des pages? L'histoire répond clairement: parce que chaque roquet a prétendu être le chien type, le vrai chien, chaque groupe de chrétiens a cru que ce qui le distinguait d'autres groupes faisait de lui l'espèce type; on

a fondé des églises et fédérations d'églises rivales, toujours avec la prétention d'être, soi, la vraie Église. On est resté catholique, toujours catholique. Il est honteux que dans un même lieu se trouvent plusieurs églises protestantes. Ah! si elles étaient catholiques dans le sens élevé du mot, quiconque aime le règne de Dieu s'y sentirait chez lui, car la charité y régnant, la liberté et la confiance y régneraient.

Mais alors il n'y aurait point d'unité de doctrine? — Certes non. Il y aurait union dans la piété. Y a-t-il unité de doctrine dans l'Église catholique? Elle l'affirme, mais vous savez bien que c'est un mensonge. Montrez-moi la secte protestante, la plus fermée, la plus cadenassée, où l'unité de doctrine soit autre chose qu'un accord de mots. Mais ne vous a-t-elle pas encore assez fait souffrir, n'a-t-elle pas assez fait souffrir vos pères, cette unité de doctrine impossible et inutile après laquelle vous vous acharnez à courir? Ces luttes, ces déchirements, cette main de Luther qui depuis trois siècles et demi continue à repousser la main qui lui est chrétiennement tendue, ce marasme du protestantisme qui, appelé à conquérir le monde, s'étiole dans l'anémie, tant de fruits lamentables de la

poursuite de l'unité de doctrine ne vous enseigneront-ils pas enfin à vous réveiller par un chrétien effort de ce cauchemar catholique? *Le catholicisme est né de ce que l'on a mis l'unité de doctrine à la place de l'union des chrétiens.*

Je crois à l'unité de doctrine, comme je crois au règne de Dieu ; car je crois aux progrès de la connaissance de la vérité. Ce progrès est de la plus haute importance ; il y a des erreurs très dangereuses ; et c'est pour cela que je déplore que jamais chrétien ait eu la présomption de contribuer à décréter ce qui est vrai, parce qu'il n'y a pas de moyen plus efficace de perpétuer l'erreur et d'éloigner de la vérité que d'essayer d'établir officiellement ce qui est vrai et ce qui est faux.

Cultivons dans toute église le désir du règne de Dieu, serrons-nous les uns contre les autres au nom de ce règne ; nous nous aimerons, nous nous respecterons, nous nous comprendrons de mieux en mieux, et la connaissance de la vérité fera par cela même des progrès. Plus de luthériens alors, ni de calvinistes, ni d'irvingiens, mais des frères et des sœurs chrétiens, les uns plus éclairés que d'autres, mais unis pour adorer le Père céleste de l'évangile de Jésus.

Faisons de nos églises ce qu'étaient les églises primitives, des associations pour le règne d Dieu, sans rien ajouter à ce programme. Alors nos églises, un peu chrétiennes maintenant, seront tout à fait des églises chrétiennes.



BV 600 C

Chavannes

Qu'est-ce qu'une eglise

2 8254 01240

O Sewell Palmer
146 Goodspeed Hl.

JUN 13 '31

Bevans
French Exam.

NOV 2

FEB 10 '28

APR 10 '28

Jessica Joseph
3468 Hedgewood Ct

Mrs H Huber
133 Goodspeed


36 936 597


UNIVERSITY OF CHICAGO
36 936 597